

REWISBIQUE
Archives

135

TRABANT

touristique

TRIMESTRIEL N° 4
DECEMBRE 1990

Bureau de dépôt
Bruxelles X

BRABANT

tourisme

Revue trimestrielle de la Fédération
Touristique de la Province de Bra-
bant, pour la Communauté fran-
çaise

Président :
Didier Rober, député permanent

Vice-Présidents :
Francis De Hondt et
Willy Vanhelwegen,
députés permanents

Directeur - Rédacteur en Chef :
Gilbert Menne

**Secrétaire de rédaction -
mise en page :**
Catherine Anslau

Administration et Publicité :
Alex Kouprianoff

Présentation :
Marc Schouppe

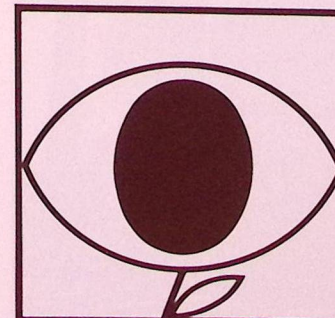
Composition :
Claude Dumont

Imprimerie :
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la
seule responsabilité de leurs au-
teurs. Ceux non insérés ne sont pas
rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la
revue « Brabant » qui paraît neuf fois par
an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse
Périodique de Belgique (FPPB).



DECEMBRE 1990

Prix de ce numéro : 150 F.

Cotisation 1990 (4 numéros) : 450 F.

Editorial, par Willy Vanhelwegen	2
A la découverte de Grimbergen, par Philippe Chavanne	3
Un label de qualité pour protéger l'artisanat d'art en Brabant, par Francis De Hondt	10
L'étrange génie d'Eugène De Bie, par Jo Gerard	12
La tombe buissonnière. Promenade avec Brassens au cimetière du Dieweg, par Suzanne Goens	16
Alfred Bastien "Rempart du réalisme", par René Dalemans	22
Le musée de l'Air : l'enthousiasme de ses 20 ans, par Etienne Reunis	25
Un village discret à parcourir : Biez la belle, par Maurice Dessart	28
Qui était Claude Fisco ?, par Yvonne du Jacquier	30
Busarder à Bruxelles, ... la ligne 29, par Jean-Marie Romiée	35
Un peintre brabançon : Félix De Boeck, par Josée Georis	48
Les haras de Belgique : les haras d'Anderlecht et de Gembloux, par H.-P. Henri-Jaspar	54
Expositions, par G. Menne	58
Vient de paraître, par G. M.	59
Avis-Echos, par M. Vanhamme, C. Anslau et G. Menne	61

FEDERATION TOURISTIQUE
DE LA PROVINCE DE BRABANT

Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50
Télex B Bru B 63245
CCP - 000-0385776-07

Editeur responsable : Gilbert Menne.

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

Le baron Van Eetvelde confia la construction de son hôtel à Victor Horta, dont nous
présentons un des nombreux vitraux.
(Photo : P.F. Merckx.)



Le tourisme du centre du Brabant Wallon poursuit son expansion

Le centre du Brabant Wallon connaît depuis peu une progression touristique remarquable et de nombreux éléments nous incitent à croire que cette expansion se poursuivra dans les années à venir.

Outre les excellents résultats de sa "locomotive" Walibi, Wavre a connu une hausse de 130 % de la fréquentation du Musée Vivant de la Plante Aquatique avec près de 25.000 visiteurs, tandis que les collections des Musées historiques et archéologiques en accueillent près de 5.000. Celles-ci seront bientôt réunies au Château de l'Ermitage dans un cadre approprié. Organisé désormais régulièrement, le Jeu de Jean et Alice est un événement-phare qui focalisera du 9 au 12 mai dans la cité du Maca des milliers de spectateurs. Le Syndicat d'Initiative disposera pour les recevoir d'un tout nouveau bureau d'information situé à l'Hôtel de Ville.

Ottignies-Louvain-la-Neuve dispose, avec le Domaine provincial du Bois des Rêves, d'un centre de délasserment idéal qui accueille en 1989 plus de 175.000 personnes. Une plage de sable et divers équipements complémentaires à la plaine de jeux existante seront ouverts au public en 1992. D'autre part, des formules originales de séjours actifs élaborées sur le site universitaire par l'Echevinat du Tourisme et le Centre Sportif viendront combler une lacune importante dans ce secteur.

Enfin, Rixensart connaît également une expansion rapide. Le nouveau Musée de l'Eau et de la Fontaine crée aux abords du lac de Genval un pôle d'attraction supplémentaire, tandis que le château de Merode et ses jardins attendent prochainement les travaux de restauration. Le Syndicat d'Initiative a entrepris une valorisation efficace du patrimoine communal en créant un Service de Guides dont le succès dépasse les espérances.

Soucieuse de contribuer au développement touristique et économique du Brabant wallon, notre Fédération soutient activement ces divers projets.

Willy VANHELWEGEN
Député Permanent,
Vice-Président de la Fédération Touristique du Brabant
pour la Communauté française.

A la découverte de Grimbergen

par Philippe CHAVANNE

Située à une douzaine de kilomètres au Nord de Bruxelles, la localité de Grimbergen est aujourd'hui une commune à vocation essentiellement résidentielle.

Comme beaucoup d'autres dans les alentours de la capitale, en fin de compte. La célèbre abbaye norbertine construite vers 1128 (abbaye que les moines actuels

interdisent aux visites, fort curieusement...) et le champ d'aviation apparu entre les deux guerres en plus. Historiquement, cependant, la structure actuelle du village de Grimbergen, le "coeur" de l'entité actuelle, témoigne encore d'un passé particulièrement riche en hommes et en événements.

Petit tour d'horizon historique

Important noeud routier à notre époque, Grimbergen était déjà desservie par de nombreuses voies de communication d'importance... plusieurs décennies avant notre ère. La plus ancienne étant, plus que vraisemblablement, la "Schapenbaan" reliant Malines à Grammont. D'autres routes furent également construites, notamment celle reliant Asse à Malines (deux colonies romaines alors fort influentes) ou la route Louvain-Termonde qui passait par Vilvorde.

Vers le IX^e siècle de notre ère, une bourgade se développa à l'endroit précis où cette dernière voie de communication croisait la Senne, au lieu-dit "Borgt". Là où les seigneurs locaux, la famille Berthouts, exerçaient leur contrôle et jetaient les bases de leur future puissance. De leur future



*Cette église abbatiale baroque date de la 2^e moitié du 17^e siècle.
(photo : Bert Van Kerckhove).*

Détail de la chaire de vérité : Norbert tient l'hérétique en respect avec sa crosse d'archevêque, brandissant de l'autre main un ostensor (photo : A. Delvaile).

richesse, aussi.

Une puissance et une influence qui s'étendaient sur tout le "Pays de Grimbergen", de ladite localité jusqu'à l'Escaut, au Rupel et à la Dendre, et même bien au-delà encore, jusqu'à Malines ou Ninove.

Puissance militaire et financière, certes. Autorité morale, également : les seigneurs du lieu fondèrent vers 1128 une importante abbaye norbertine sur le Grimberg. Les norbertins vinrent s'y installer à la demande de la famille Berthouts, histoire de renforcer la puissance féodale de cette dernière. Ce n'est cependant qu'au XVe siècle que celle qui est aujourd'hui connue sous le nom d'abbaye de Grimbergen atteignit véritablement son apogée spirituelle autant que matérielle : expansion des domaines et mise en valeur de ceux-ci, acquisition de refuges, ... Avant une période de troubles et d'exil, durant les fureurs iconoclastes et les guerres de religion de 1566.

Les années, les siècles se suivent. Avec leur lot de malheurs et



d'heureux événements. Jusqu'à l'an 1794.

Une date particulièrement importante, tant pour les moines norbertins de l'abbaye que pour les seigneurs qui règnent alors sur Grimbergen.

1794, c'est la bataille de Fleurus. 1794, c'est la fin de l'Ancien Régime, la fin de la société féodale et de la puissance seigneuriale.

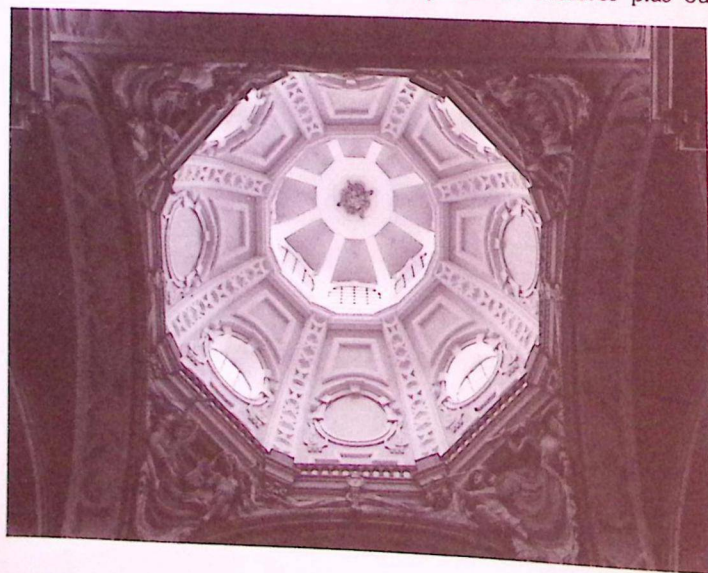
1794, c'est la domination française, avec tout ce qu'elle a pu comporter de mesures plus ou

moins populaires et, surtout, anticléricales. Car à peine deux ans plus tard, les lourdes portes de l'abbaye se ferment sur les derniers moines qui fuient l'abbaye pour se terrer parmi les quelques fidèles des paroisses avoisinantes. Ce n'est que près de quarante ans plus tard que l'abbaye finira par renaître et, en 1840, le 5 août très exactement, une seconde cérémonie officielle d'inauguration se déroule.

Depuis 1918, l'abbaye a connu un certain nouvel essor, quelques rares vocations aidant. Les norbertins sont toujours bien présents en ses murs; des murs qu'ils nous interdisent depuis peu de franchir, d'ailleurs ! ...

Quant à la localité et ses environs, ils restèrent jusqu'aux environs de la deuxième moitié du XIXe siècle à vocation essentiellement agricole. Des changements importants ne manquèrent cependant pas de s'opérer : de nouvelles industries (pas toutes très propres, d'ailleurs...) commencèrent à s'établir le long du canal de Willebroeck, de nouvelles voies de

La merveilleuse coupole surplombe l'ensemble de l'église de ses ravissantes lucarnes et de son gracieux lanterneau (photo : A. Delvaile).



Les anciennes écuries et remises à attelages du château, le "Guldendal", ont été transformées en musée. Détail d'architecture (photo : A. Delvaile).

communication furent inaugurées (une route provinciale Vilvorde-Alost vers 1830 et une ligne de tram en direction de Bruxelles en 1887), ...

1958 reste cependant une date clef : celle du début du nouvel essor de Grimbergen. Plus en tant que fief moyenâgeux, plus en tant que centre d'une certaine influence (politique et financière autant que spirituelle) religieuse, mais comme nouvelle commune résidentielle aux portes de la capitale belge. Un nouvel essor, une nouvelle vocation, qui ne cessent de se confirmer encore à l'heure actuelle.

Si elle n'est pas à proprement parler une "ville-musée", Grimbergen n'en est pas moins une commune (de près de quatre mille hectares) fort riche en monuments divers. L'église abbatiale en tout premier lieu ...

L'église abbatiale de Grimbergen

Nous sommes en 1660. La Réforme est enfin terminée et,



comme tant d'autres, le supérieur de l'abbaye norbertine de Grimbergen, Charles Fernandez de Velasco, est plein de confiance en l'avenir de la religion catholique dans les Pays-Bas du Sud. Histoire de bien marquer cette confiance, il décide de faire construire une nouvelle et monumentale église dont il posera lui-même la première pierre.

En réalité, nombreuses sont les raisons de ce geste ô combien symbolique : le triomphe de son ordre qui était bien entendu fa-

rouche adversaire de la Réforme; l'évocation du triomphe de l'obéissance au pape; un rapprochement (architectural au moins) avec la lointaine Rome; ...

C'est donc dans ce contexte que le moine Gilbert van Zinnicq fut chargé de concevoir les plans de la future église abbatiale, s'inspirant pour ce faire de l'église abbatiale de Ninove dont l'abbé norbertin Jean avait lui-même ramené les plans de Rome en 1628.

Assez curieusement, et pour une raison que l'on ignore encore aujourd'hui, cette monumentale église ne fut jamais totalement achevée. Peut-être par manque de moyens financiers, mais rien n'est moins sûr. Quoiqu'il en soit, deux travées et la façade Ouest manquent toujours à l'appel. De même que le clocher qui, logiquement, aurait dû chapeauter la tour. Malgré cela, on ne peut nier le fait que, telle qu'elle se présente toujours actuellement, l'église abbatiale de Grimbergen constitue une sorte de sommet de l'architecture baroque des Pays-Bas du Sud.

Au sein du Musée des Techniques anciennes, une part importante est consacrée au travail du bois (photo : A. Delvaile).



Le bâtiment est monumental sans être écrasant; il est imposant sans être étouffant.

C'est vrai à l'extérieur (certainement grâce à l'utilisation de splendides pierres de grès blanc et à une architecture particulièrement étudiée), c'est tout aussi véridique à l'intérieur.

Une église riche et solennelle

Ici, en effet, tout n'est qu'art et harmonie, richesse et symbolisme, solennité et recueillement, aussi. En réalité, lumière, couleurs et volumes aidant, tout témoigne de cette ferveur religieuse que la Contre-Réforme s'efforçait de raviver par tous les moyens.

Examinons donc plus en détail les richesses artistiques de cette église...

La pièce maîtresse, celle qui est la plus remarquable de tout cet édifice religieux, reste certainement la chaire de vérité. Une véritable merveille du genre que l'on doit au talent d'Henri-François Verbrugghen.

"Contra Pelagianos", peut-on lire dans le livre ouvert que saint Augustin, père de l'Eglise, est en train de tenir. Contre les partisans de Pélagius, ce moine an-



glais et hérétique qui avait osé contester l'existence du péché originel. Car c'est bien de cela qu'il s'agit dans cette oeuvre sculptée : le contenu de la foi, la vérité telle qu'elle est mise en exergue par les catholiques. Le combat, sans pitié, contre l'hérésie et les hérétiques, aussi.

La vérité, disais-je. Ou du moins "une" vérité : celle à laquelle aspire Norbert (n'oublions pas qu'il s'agit de moines et d'édifices norbertins). Tout son être, toute son attitude, expriment la ferveur avec laquelle il tente de combattre l'hérétique Tanchelme qui avait rejeté la théorie dite de la "transsubstantiation". Laissons de côté le pur débat théologique pour admirer plus sereinement et utilement l'oeuvre magistrale de Verbrugghen : Norbert qui tient fermement en respect avec sa crosse d'archevêque l'hérétique qui se trouve pris au piège de ses propres écrits; l'Ancien et le Nouveau Testament qui se trouvent représentés, ornant le pied de l'escalier; le Malin qui est instigateur du Mal universel, nous dit-on, qui n'a d'autre issue que de se réfugier dans la pénombre; ...

Toute la ferveur religieuse, toute la ferveur superstitieuse égale-

ment, tous les principaux fondements de la religion catholique, peuvent être aisément retrouvés dans les ornements de cette chaire de vérité. Ce symbolisme, cette façon d'évoquer, font également partie intégrante du prodigieux talent du sculpteur.

Mais si cette chaire de vérité reste incontestablement la plus belle pièce de l'église, d'autres oeuvres d'art peuvent aussi se disputer la vedette. Et parmi celles-ci, de nombreuses toiles dont l'inspiration "à la Rubens" est loin d'être absente : "l'Adoration des Mages" (une copie de l'oeuvre de Rubens), "l'Elévation de la Croix" (vraisemblablement due à Godefroid Maës, élève de Rubens), "Les Quatre Evangélistes" (de la main de Jean Erasmé Quellin, 1634 - 1700) ou "L'Assomption" (toile de l'école de Rubens que l'on doit à Jan Eyckens et qui reprend la même disposition que l'oeuvre du même nom signée Rubens que l'on peut admirer aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Bruxelles).

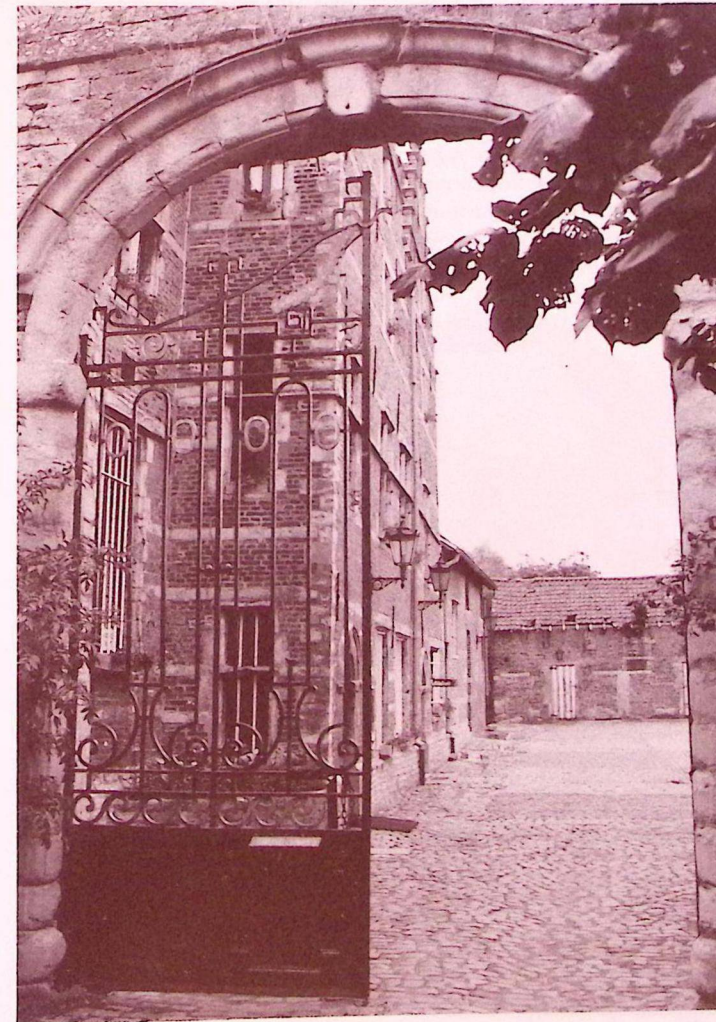
Autres pièces remarquables encore : les différents confessionnaires consacrés, tour à tour, à Dieu le Père, à Notre-Dame (dans la nef latérale gauche, ils datent du début du XVIIIe siècle et sont l'oeuvre du sculpteur Guillaume Kerrick I, 1652 - 1719), au Saint-Esprit et à Dieu le Fils (dans la nef latérale droite).

C'est cependant dans les stalles que les religieux passaient ensemble, chaque jour que Dieu fait, des heures et des heures à prier et lire leur bréviaire. Devant régulièrement s'asseoir et se lever, cela explique pourquoi leur siège pouvait être rabattu. Pour les plus âgés, des "miséricordes" permettaient un discret appui en posi-

Le "Liermolen" accueille la section "Troyports" du Musée des Techniques anciennes. Le mécanisme de cet ancien moulin à eau fonctionne encore aujourd'hui (photo : A. Delvaillie).

tion debout. Les stalles sont de style baroque tardif et l'ornementation en est très riche : colonnes torsadées, festons, médaillons (comportant des images des saints et des bienheureux de l'ordre de saint Norbert), chérubins, masques, feuillages, ...

Et puisque l'on parle des religieux, il faut encore savoir que de nombreux abbés sont enterrés ici. Le monument qui leur est consacré a la forme d'un portique baroque et représente deux personnages - la Mort et le Temps - juchés sur une pierre tombale, tenant en main un rouleau de parchemin.



Face à ce monument funéraire, un autre : celui, plus sobre, de Philippe, prince de Berghes et comte de Grimbergen.

Deux autres pierres tombales sont encore scellées dans le chœur : une pierre commémorative dédiée à l'évêque de Ross, Jean Leslaeus, qui avait demandé le gîte à Grimbergen durant les guerres de religion et qui y mourut en 1597; une autre consacrée à la princesse de Grimbergen qui mourut en 1820 à ... Malines.

Bien d'autres éléments de décoration ou d'architecture harmonieusement intégrés à cette re-

marquable église abbatiale mériteraient encore d'être mentionnés et largement commentés.

Il est malheureusement impossible de tout passer en revue dans le cadre de cet article. Mais s'il ne fallait plus mentionner qu'un seul et unique élément, ce serait certainement l'orgue installé au-dessus de la sortie du bâtiment. Daté de 1751, nous le devons à Jean-François Forceville; les sculptures en bois qui le décorent étant l'oeuvre du Bruxellois Pierre Doncker. Quelques modifications furent encore apportées par l'abbé Sophie; quelques ornements furent également ajoutés au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Et, aujourd'hui encore, il trône, imposant, derrière les fidèles, arborant armoiries et devise : "Super astra Sophia".

Un coup d'oeil aussi, au-dessus de nos têtes, à l'extraordinaire coupole aux gracieuses courbes. Pour ceux qui souhaiteraient en savoir plus sur cette église vraiment pas comme les autres, sur son histoire, son architecture et sa décoration, on ne peut que suggérer de la visiter (tous les jours sauf pendant les offices), peut-être même accompagné d'un guide.

Quant à nous, reprenons notre route et continuons notre découverte de Grimbergen.

Les techniques anciennes

C'est entre nature verdoyante et jolies façades du XVIIIe siècle habilement restaurées que nous poursuivons notre promenade dans les rues du village et les environs. Une promenade qui nous mène tout d'abord dans un endroit magnifique : le "Guldendal". En réalité, les anciennes écuries et la remise des attelages

La "Charleroyhoeve" dont la porte cochère à encadrement de grès date de 1741 (photo : A. Delvaillie).

de l'ancien château des seigneurs locaux dont on aperçoit encore quelques ruines dans le parc voisin, le "Prinsenbos".

Les dépendances qui nous intéressent maintenant sont de vastes bâtiments datant du XVII^e siècle, de style Renaissance, construits dans un style tout ce qu'il y a de traditionnel, mêlant fort harmonieusement la pierre de grès et la brique. Joliment restaurés eux aussi, ces bâtiments abritent aujourd'hui l'administration et la bibliothèque du Musée des Techniques anciennes, mais aussi - et surtout ! - sa section "Travail du bois". Un musée



nologies. De leur histoire, de leur développement et de leurs applications. N'étant pas limité, en fin de compte, ni dans l'espace ni dans le temps, ce musée fort original permet quelques surprenantes découvertes.

Ici, au Guldendal, plusieurs expositions permanentes fort riches permettent de découvrir tout le "travail du bois", mais également l'art de "la lessive et du repassage" (histoire des techniques et des machines employées, décoration des différentes étapes du travail, présentation d'appareils,...). A ne pas manquer non plus, une mini-exposition relative à et située dans les ... W.C.! ... Cette longue visite étant terminée, vient maintenant le moment de visiter les autres salles et les autres thèmes du Musée des Techniques anciennes de Grimbergen.

De moulin en moulin

En bordure de Maalbeek, le petit cours d'eau qui serpente dans la campagne alentours, voici un ancien moulin à eau, à l'origine propriété de la famille De Lire, vendu en 1341 à l'abbaye norbertine décidément incontournable. Aujourd'hui, le "Liemolen", puisque tel est son nom, abrite en sa grange la section "Transports" du musée.

Ici, le visiteur se voit expliquer toute l'évolution du transport terrestre, toute l'évolution de "l'art de porter et de traîner", des origines à la motorisation actuelle du transport.

Fort bien restauré (une restauration de type "dur", c'est-à-dire où l'architecture contemporaine est intégrée, le plus harmonieusement possible, au bâtiment ancien), le moulin possède encore son mécanisme qui fonctionne toujours

Le "Tommenmolen" (photo : Bert Van Kerckhove).

L'observatoire Mira (photo : Guy Cobbaert).

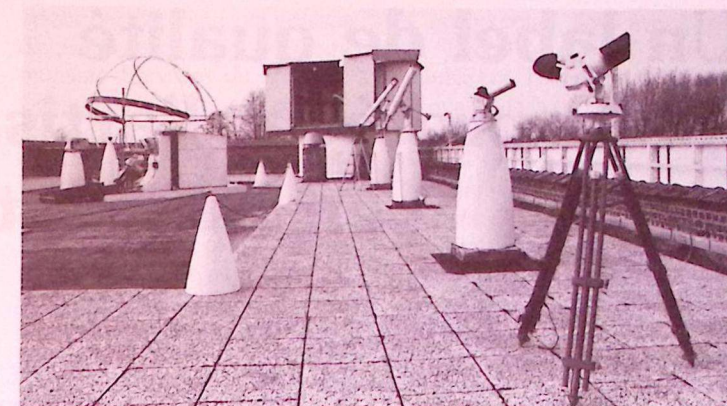
régulièrement pour les groupes de visiteurs.

En quittant cette section du musée, un petit sentier nous mène tout droit, entre grange et moulin, à celle que l'on appelle la "Charle-royhoeve", une ancienne ferme conventuelle qui doit son nom à Charles II, roi d'Espagne dans le courant du XVII^e siècle. Un petit peu plus loin, un nouveau petit coin fort pittoresque, un nouveau moulin à eau et une nouvelle section du musée.

Le "Tommenmolen" date du XVI^e siècle et les responsables du Musée des Techniques anciennes y ont rassemblé, dans un fort joli cadre, tout ce qui a trait au fonctionnement des moulins à eau et à la mécanisation. Les différents objets et machines nécessaires au battage du blé ont été rassemblés dans la grange reconstruite en argile, tandis qu'une autre grange a été transformée en auberge rustique où il fait bon, après toutes



La Maison "De Helm". (photo : Bert Van Kerckhove)



ces visites, déguster une bonne bière locale.

D'autres richesses à Grimbergen

Mais Grimbergen, ce n'est pas uniquement une église, l'abbaye et un musée, même si ceux-ci valent à eux seuls le déplacement. Grimbergen, c'est encore un fort intéressant observatoire - l'observatoire Mira, d'après le nom d'une étoile de la constellation de la Baleine - ouvert au public.

Grimbergen, c'est aussi de nombreuses promenades dans le village et la campagne avoisinante : la Promenade des Princes, la Promenade du Maalbeek, la Promenade de Humbeek, ...

Grimbergen, c'est également de superbes vieux bâtiments, témoins d'une histoire particulièrement riche : les maisons "De Helm" et "De Drie Linden", quelques belles façades, le château d'Overschie, la ferme "Poddegemhoeve", ... Entre autres, Grimbergen, c'est enfin, aux portes de Bruxelles, une commune où histoire et nature se sont donnés rendez-vous. Et vous attendent pour une découverte, parfois surprenante, souvent intéressante, toujours bien agréable !

Une adresse utile

Office du Tourisme
Prinsenstraat 26
1850 Grimbergen
☎ 02/260 12 69

Un label de qualité pour protéger l'artisanat d'art en Brabant

par Francis DE HONDT,
Député permanent,
Président de l'Office provincial des Artisans et
Industries d'Art du Brabant, Communauté française

Longuement menacé par la fabrication mécanique, l'objet d'art a conquis, ces dernières années, définitivement sa juste place parmi les oeuvres de création. Bien plus qu'une mode, la renaissance des métiers d'art, dont nous connaissons aujourd'hui en Belgique le plein essor, est une manifestation de la sensibilité individuelle et un rejet de l'uniformité de la production en série.

La mécanisation entraîna, dès le 19^e siècle, le déclin, voire la disparition de nombreux métiers d'art. La machine ayant remplacé l'homme, l'artisanat était devenu, en quelque sorte, de l'art à bon marché, de l'art appliqué, de l'art mineur.

Le nom de l'artisan, si doué fut-il, restait confidentiel. En cette fin de 20^e siècle, caractérisé par un souhait d'authen-

ticité, de retour aux sources et de respect des matériaux nobles, l'artisanat a enfin retrouvé sa juste place parmi les oeuvres de création.

Il est cependant malaisé de donner une définition satisfaisante au terme "artisanat d'art". En effet, bien qu'elle présente des oppositions manifestes et fondamentales, les fonctions sociales et économiques doivent se retrouver toutes deux à valeurs égales dans cet art à part entière.

Si on veut, malgré tout, arriver à cerner les métiers d'art, nous pouvons dire qu'ils ont pour objet la réalisation de productions de qualité, représentatives de tradition d'esthétique et de culture destinées à l'ornementation et à la décoration. D'autres créations sont utilitaires, mais dans ce cas elles sont accompagnées d'éléments d'ornementation et de décoration qui ont pour but d'enrichir et d'embellir le cadre de la

Le label de qualité représenté avec le sceau de l'Office provincial des Artisans et Industries du Brabant créé par M. Schoeppe, conseiller artistique.

L'OFFICE PROVINCIAL DES ARTISANATS ET
INDUSTRIES D'ART DU BRABANT

décerne à

Label de qualité
pour l'originalité de ses œuvres

Pour le Conseil d'Administration :
Le Président.

brabant

vie quotidienne. On constate, dès lors, que l'artiste créateur, conscient de sa vocation de témoin privilégié du temps présent, a une mission à remplir au coeur même du secteur de l'industrie.

C'est en 1941 que, grâce à l'appui de la Province de Brabant et sous l'impulsion du Comte Adrien van der Burcht, fut créé l'Office Provincial des Artisans et des Industries d'Art du Brabant. Le but de cet office est de mieux faire découvrir la production artistique des artisans brabançons. C'est ainsi que différentes expositions de prestige sont réalisées dans la salle des Métiers d'Art du Brabant, située rue Marché-aux-Herbes, 61 à Bruxelles, mais aussi dans différentes salles d'accueil en Belgique et à l'étranger.

Mais l'O.M.A. a également pour mission de prendre toute initiative pour développer et protéger la renaissance de l'artisanat. C'est dans ce but que l'Office édite un catalogue illustré reprenant la liste,

établie par discipline, des artisans de qualité appartenant à la Communauté française du Brabant. Cette initiative permet aux organisateurs de foires aux artisans ou de marchés de l'artisanat de contacter un large éventail de créateurs d'objets d'art de qualité.

Mais il fallait faire plus et, en ma qualité de Député permanent du Brabant et Président de l'Office des Métiers d'Art, je pris l'initiative de protéger la création artisanale brabançonne. En effet, après avoir constaté la prolifération, sur certains marchés, d'objets de qualité médiocre fabriqués généralement à la chaîne dans des ateliers d'Extrême-Orient, je me suis dit qu'il était urgent de remédier à la situation.

Ainsi, l'Office des Métiers d'Art du Brabant n'accepte-t-il que les affiliations des artisans brabançons authentiques créant eux-mêmes des oeuvres dont la qualité et l'originalité sont reconnues. Mais il fallait faire encore davantage.

C'est pourquoi, nous avons créé le "Label de qualité" dans un double but. Tout d'abord, attester la qualité de la production de l'artisan. Ensuite et surtout, montrer aux clients potentiels les artisans reconnus et les encourager ainsi à soutenir des créateurs brabançons tout en protégeant les amateurs d'art contre les vendeurs d'objets produits en série qui profitent de la renaissance de l'artisanat pour réaliser un commerce sans se soucier ni respecter les critères fondamentaux de l'artisanat d'art.

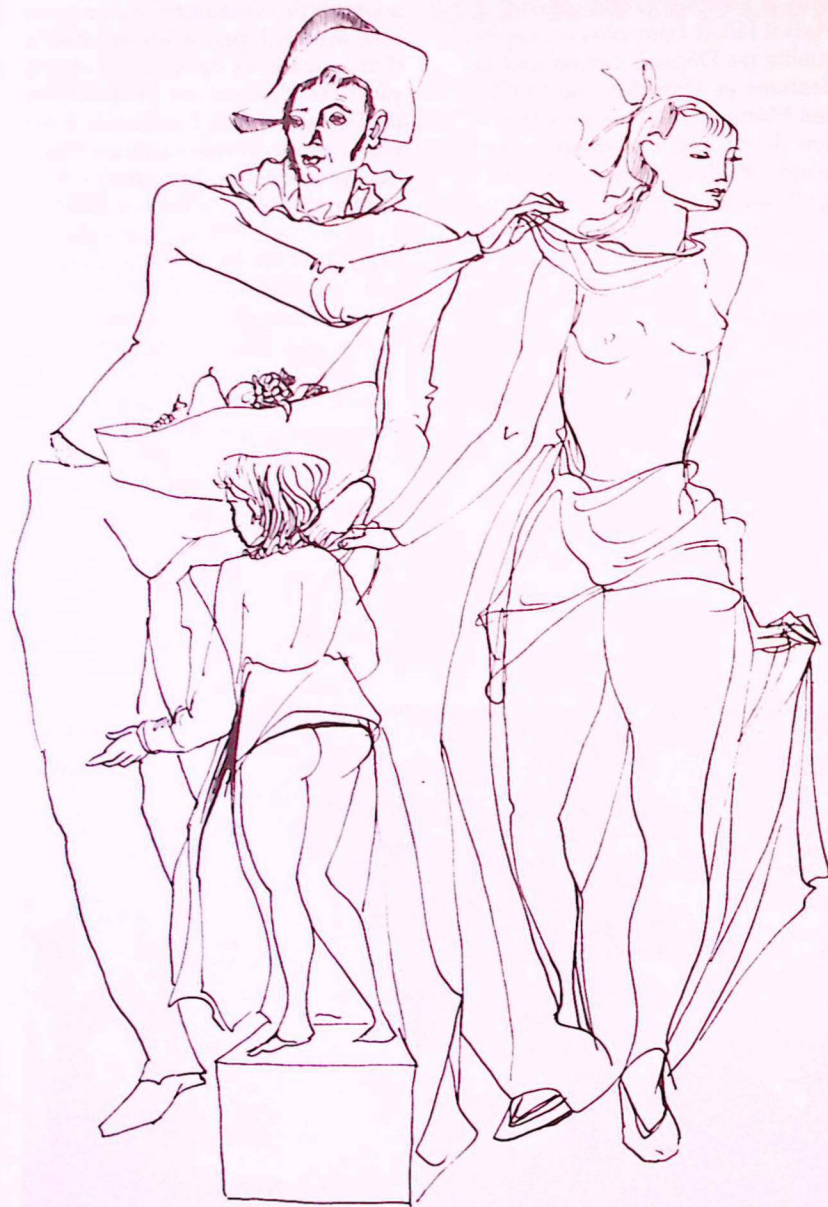
Tout récemment, dans la superbe Salle des Glaces du Palais Provincial, en présence de Monsieur le Gouverneur et de nombreuses personnalités, j'ai procédé à la remise des premiers labels de qualité à l'ensemble des artisans brabançons affiliés à l'O.M.A.. Ils sont aujourd'hui deux cents artisans reconnus qui arborent fièrement, dans les salles d'exposition ou dans leurs échoppes de foire artisanale, le label de qualité.



Une palette d'artistes présents lors de la cérémonie du label de qualité dans la salle des Glaces du Palais provincial (photo : A. Courtoy).

L'étrange génie d'Eugène De Bie

par Jo GERARD



Il est rare qu'un peintre belge porte le titre de membre *honoris causa* de la célèbre Académie d'Arts et Lettres de Milan. C'est un honneur échut, en 1973, à Eugène De Bie. Une personnalité hors série, envoûtante. Il y avait en lui du magicien, vous entraînant dans un univers mystérieux qu'il peuplait de créatures de rêve et parfois de cauchemars. Refusant la facilité où tombent trop d'artistes contemporains, ne se laissant embrigader par aucune école, ce farouche individualiste alla, seul, son chemin. Il est né, Eugène De Bie, à Watermael-Boitsfort, en 1914, d'une famille d'origine wallonne. S'orientant d'abord vers l'École des Mines, il renonce promptement à ces études-là pour entrer à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Il y suit les cours du professeur des plus originaux Henri Van Haelen, qui était portraitiste pénétrant ses modèles jusqu'à l'âme et un graveur d'une rare virtuosité.

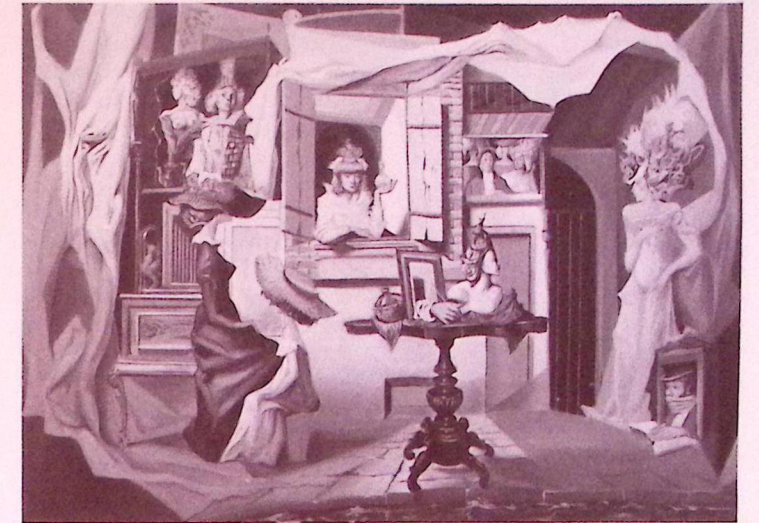
D'un caractère chaleureux, mais exigeant envers ses élèves, Henri Van Haelen enseigna à Eugène De Bie ce qu'il définissait tel "Notre métier d'artisans". De la rigueur au service de la beauté. Mais Eugène De Bie ne voulait pas voler de ses propres ailes. Elles le mèneront vers trois artistes prestigieux et très différents : Anto Carte, le Wallon, Jarry Ensor, le sarcastique Ostendais, et l'énorme Constant Permeke, planté dans sa terre des Flandres. Très composite et donc si ty-

"Famille d'arlequins". Dessin à l'encre de Chine.

"Le Théâtre". Huile sur toile.

quement belge, le jeu de cette triple influence sur les premières toiles d'Eugène De Bie. La manière irisée des paysages marins d'Ensor, l'expressionnisme massif de Permeke, l'élégance des formes que cultivait Anto Carte, peut-on souhaiter meilleur enseignement pour un jeune artiste ? Quittant la Belgique, il s'inscrit, deux années durant, à l'École du Louvre, à Paris, où il se lie d'amitié avec plusieurs intellectuels français.

En 1947, tenté par la Bretagne, il s'y installe au petit village du



Guilvinec, un port de pêche situé dans le sud Finistère. Comme Gauguin, Eugène De Bie aime la lumière bretonne, les paysannes aux coiffes bien empesées, les rudes marins. Il vivra quinze ans dans sa chère Bretagne où il périra tragiquement sur une route du Finistère en 1983. Il repose aux côtés de son épouse dans le cimetière du Guilvinec, loin des vains bruits du monde.

La carrière d'artiste d'Eugène De Bie suit la trajectoire des grands peintres. Des personnalités telles que Bernard Buffet, Jean Marais, Jean Cocteau achetèrent des toiles d'Eugène De Bie, dont l'art les séduisait et les comblait.

Cocteau nous dit un jour : "De Bie est un génial bonhomme. Il crève les apparences". Pablo Picasso possédait trois tableaux de notre artiste dans sa collection privée. C'est aussi aux prix qu'il remporta qu'on juge la valeur d'un artiste. Or, Eugène De Bie reçut le Prix Godecharle, le Prix de Rome, le Prix, si envié, de la Jeune Peinture française, rarement décerné à un étranger. Ses expositions se succédèrent,

"La Sorcière". Dessin à l'encre de Chine.

au fil de sa vie, à Bruxelles, à Paris, à Lausanne, à Bâle, à Monaco et, avec quel succès, à New York.

Eugène De Bie aborda, comme en se jouant, tous les thèmes : depuis d'énigmatiques arlequins jusqu'à de robustes barques de pêche et à combien d'oniriques compositions où le surréalisme le dispute à une observation aiguë des visages. Dans certaines de ses aquarelles, il déploie tout le charme des Dignimont et des Berard, mais plusieurs de ses

tableaux valent les meilleurs Salvador Dali. Très recherchés, ses paysages bretons sont composés avec une vigueur à la Permeke. Eugène De Bie lisait beaucoup et il rangeait, à juste titre, Emile Zola parmi les meilleurs des critiques d'art. "Pensez donc, disait-il, Zola fut le premier à prédire une grande carrière à Edouard Manet, qui se désespérait de l'hostilité de la presse envers lui". Mais Goya aurait aimé la prodigieuse "Taurromachie" d'Eugène De Bie et, certes, son étonnant, son

obsédant tableau "Le repas des masques".

Notre peintre possédait la mémoire du sommeil. Ses rêves nocturnes constituèrent, souvent, les thèmes de ses toiles où tourbillonne, parfois, le grand vent de la Bretagne tordant les rideaux, secouant les personnages.

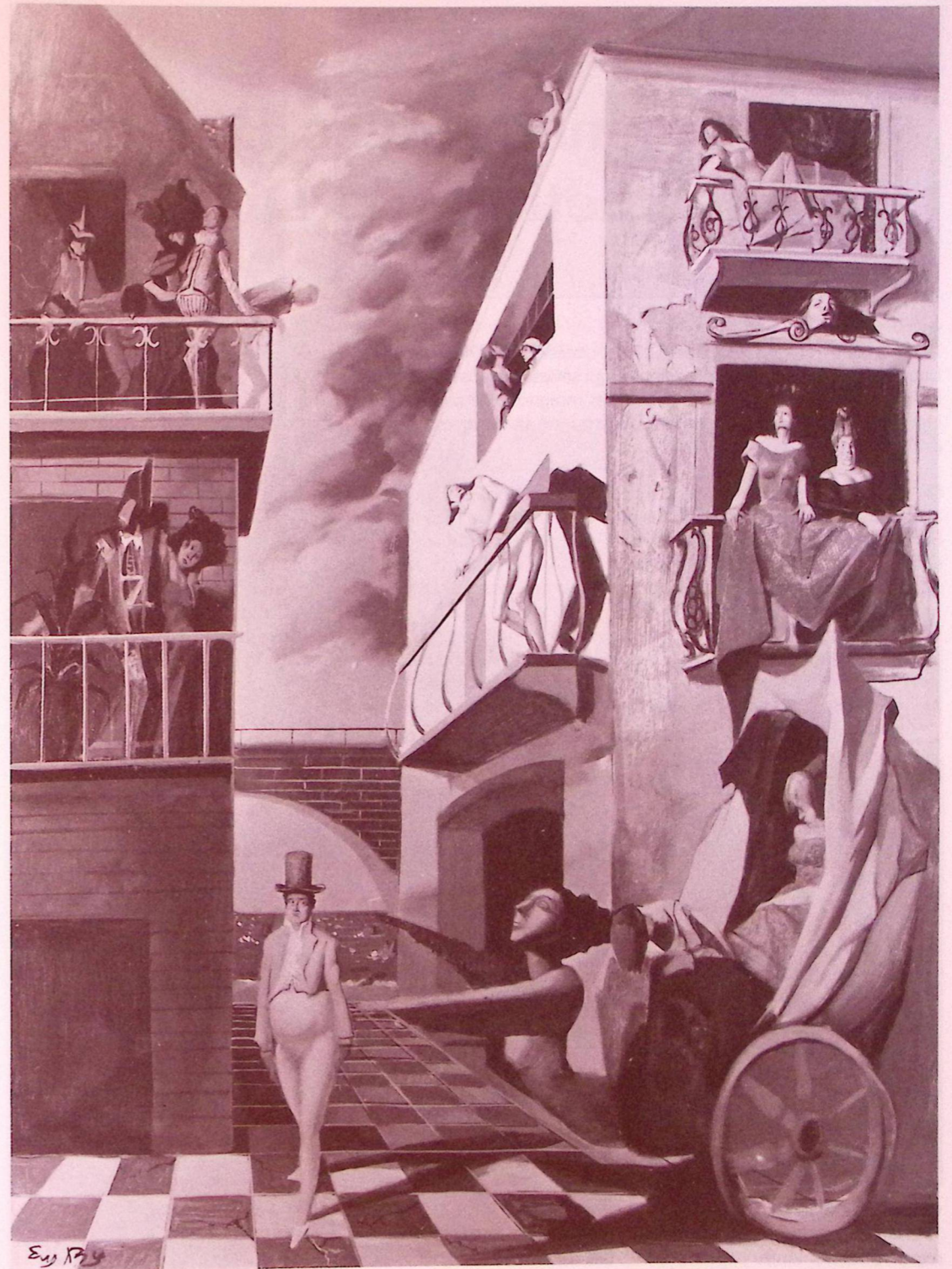
Paul Caso, un des plus remarquables critiques d'art belges, ne dissimula jamais son admiration pour l'oeuvre multiforme et si riche d'Eugène De Bie. Il est rare en effet, de voir un peintre jouer à ce point sur plusieurs registres, allant du réalisme à l'impressionnisme, du trait rapide de croquis bien enlevés à l'architecture à la fois savante et souple d'amples compositions. A l'heure où l'art semble ne plus consister qu'à déverser le contenu d'un container dans certaines pseudo-galleries, Eugène De Bie nous offre la leçon hautaine de sa probité, dissimulant une profonde inquiétude : celle de tout homme assez lucide pour s'interroger sur le mystère de notre destinée.

* *
*

Durant le mois de novembre, un hommage lui a été rendu au Centre Culturel de la Province de Brabant lors d'une rétrospective.

Page de droite : "La Rue des Maisons closes". Huile sur toile.

"La Femme aux parfums". Dessin à l'encre de Chine.



La tombe buissonnière.

Promenade avec Brassens au cimetière du Dieweg

par Suzanne GOENS

La vie s'est réfugiée, devinez-où ? Au cimetière du Dieweg ! Loin des meurtriers à la tronçonneuse, qui sévissent dans les villes et sur les routes, ne laissant aux arbres que des moignons de mutilés, il est à Uccle un cimetière désaffecté peu ou prou, où la vie a repris tous ses droits.

On ne s'est pas assez méfié de la sève des morts, alors, elle a poussé en arbres vigoureux qui renversent les pierres pour crier la force de la vie. Sans faire de bruit, la révolution silencieuse du lierre a fait son chemin, cachant sous sa couverture luxuriante les insignes sinistres de la mort. Sa réalité s'enroule par-dessus la fiction cimentée des croix imitant l'écorce.

Loin des lois byzantines sur les contractions avortées et autres semences développées en froides éprouvettes, le même lierre fourrage sans vergogne le sexe d'un ange qui ne reste manifestement pas de pierre, et ferme les yeux sur le vertige de cette passion qui lui monte jusqu'au visage.



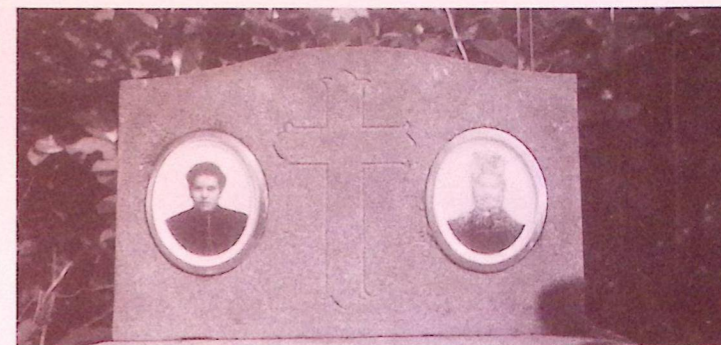
On a marqué dessus ma porte
"Fermé pour cause d'enterrement"
(le testament)



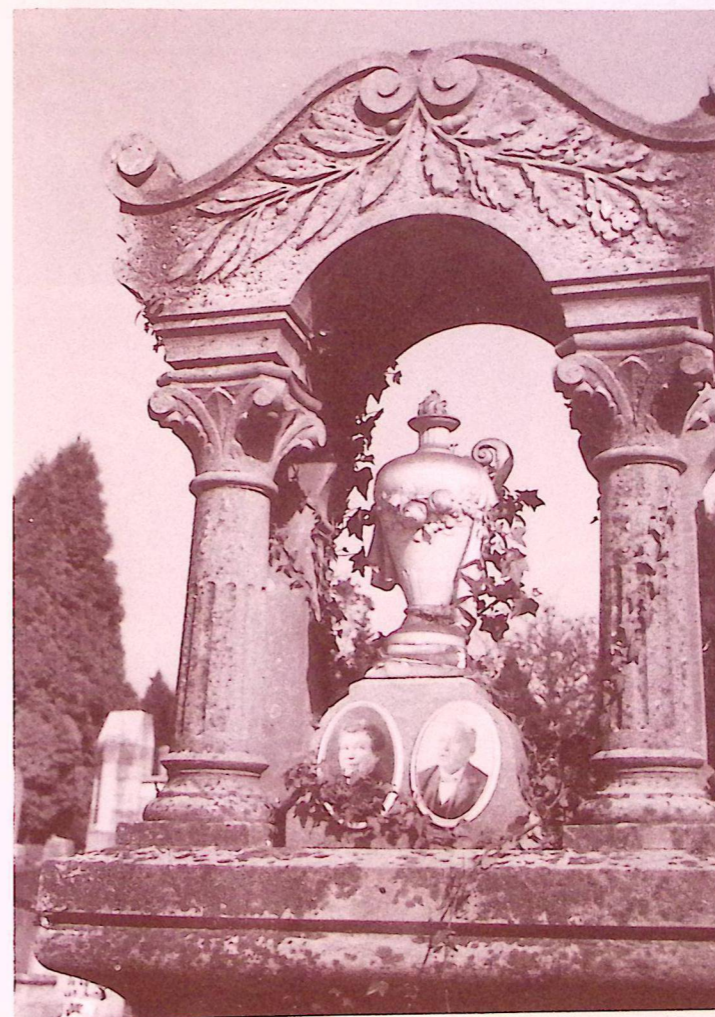
Et petit à petit, vous voilà devenus
l'Arc de Triomphe en moins, des soldats inconnus
(les deux oncles)



Nous n'avons rien laissé debout
Flanquant leurs crédos, leurs tabous
Et leurs dieux cul par-dessus tête
(boulevard du temps qui passe)

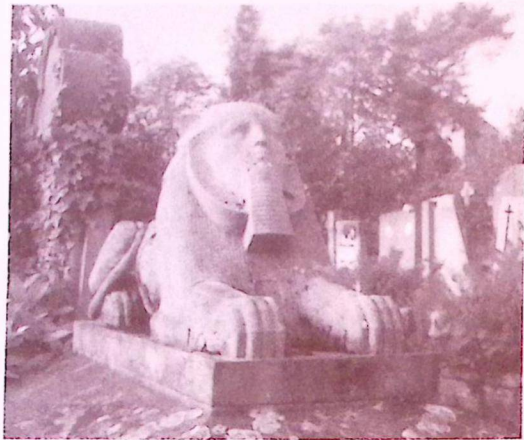


Nous avons constaté soudain, Que l'été de la Saint-Martin
N'est pas loin du temps des cerises (boulevard du temps qui passe)



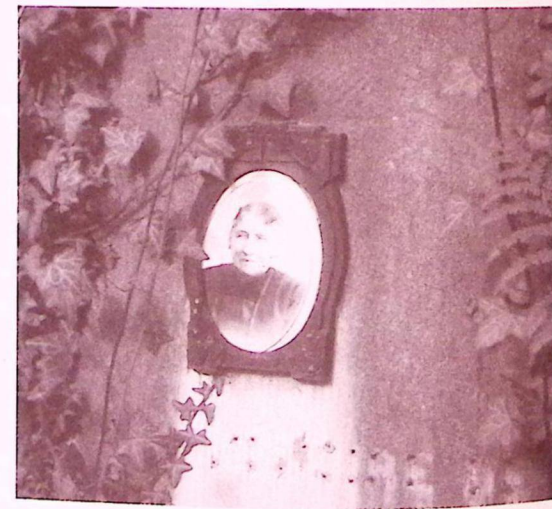
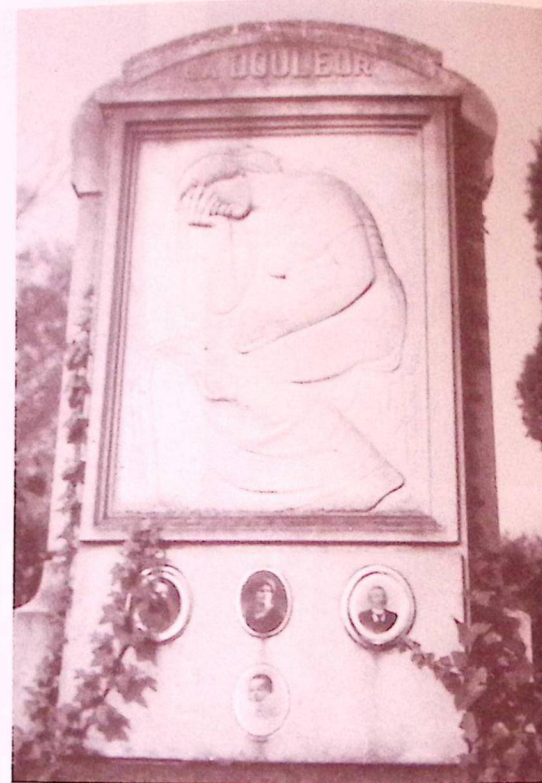
Dieu veuille que ma veuve s'alarme
en enterrant son compagnon,
et pour lui faire verser des larmes
qu'il n'y ait pas besoin d'oignon
(le testament)

On les a vus, c'était hier,
qui descendaient jeunes et fiers
le boulevard du temps qui passe
(boulevard du temps qui passe)



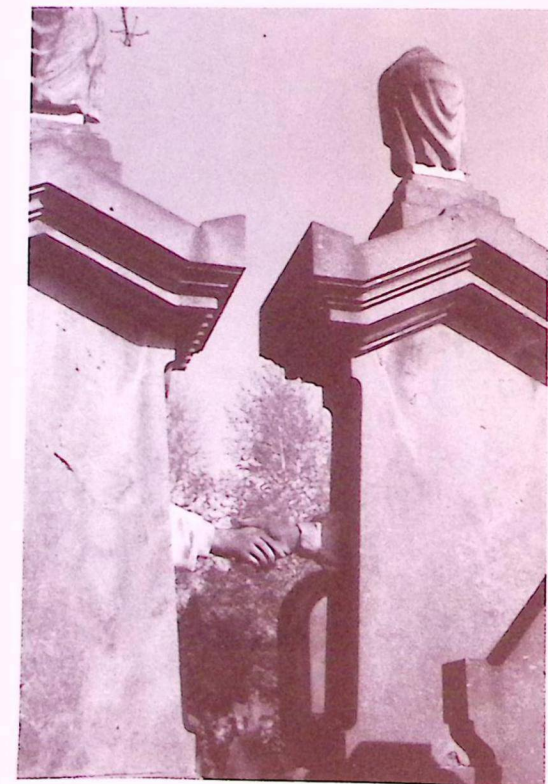
Me v'la dans la fosse commune
la fosse commune du temps ... (le testament)

Quand l'un d'entre eux manquait à bord
c'est qu'il était mort ...
Cent ans après, coquin de sort,
il manquait encore ! (les copains d'abord)



Mélancolique, elle va
à travers la forêt blême
où jadis elle rêva
de celui qu'elle aime (Bonhomme)

On pardonne à tous ceux qui nous ont offensés
Les morts sont tous de braves types
(le temps passé)



Le sage, en hésitant tourne autour
du tombeau
Mourons pour des idées, d'ac-
cord, mais de mort lente
(Mourir pour des idées)



Une petite croix de trois fois rien du tout
faisant à elle seule de l'ombre un peu partout (les quat' z' arts)



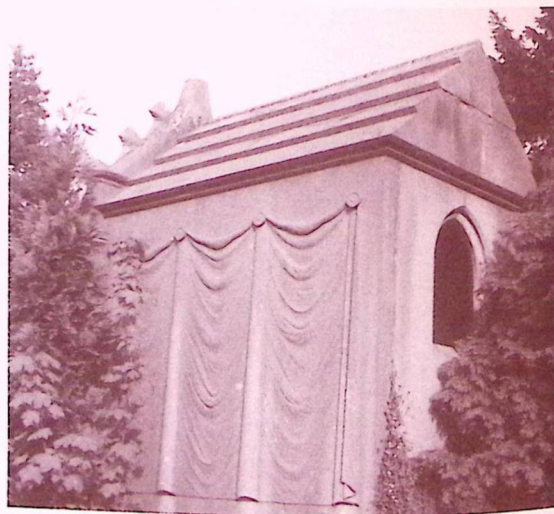
l'Evangile, c'est de l'hébreu
(les quatre bacheliers)





Trouver son père sympathique
C'est pas automatique
Avoir un fils qui vous agrée
Ce n'est pas assuré
(Ce n'est pas tout d'être mon père)

Chaque fois qu' je meurs, fidèlement,
Ils suivent mon enterrement
(Au bois d' mon coeur)



J'espère être assez grand pour m'en aller tout seul
Je ne veux pas qu'on m'aide à descendre à la tombe
Je partage n'importe quoi, pas mon linceul !
(Le pluriel)

Après que vous m'aurez emballé dans la bière.
Les joies charnelles me perdent.
Prenez la précaution de bien sceller la pierre
(La nymphomane)

Plutôt que d'avoir des obsèques
manquant de fioritures
J'aimerais mieux, tout compte
fait, me passer de sépulture
(Funérailles d'antan)



... et je ne peux
dire à ces braves gens : "Poussez-
vous donc un peu !...
Place aux jeunes en quelque sorte!
(Supplique pour être enterré à la
plage de Sète)



C'est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents,
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants
(Pensée des morts)
Lamartine - Brassens

Alfred BASTIEN

(Ixelles, 1873 - Uccle, 1955)

“Rempart du réalisme”

par René DALEMANS,
Directeur de l'Académie des Arts
de Woluwe-Saint-Pierre

“... j'ai peint sans jamais évoluer comme tant de girouettes au gré des critiques à la mode. La mode change, la peinture reste. C'est le temps qui dira qui avait raison.”

“Rubens, Velasquez, Goya, Delacroix, Ingres, Géricault ... sont des pompiers!
Et bien! Ca va! Je suis content. Inscrivez-moi dans les pompiers!
J'aime mieux ça que d'être parmi les douaniers et les marchands de frites.”

La vie d'Alfred BASTIEN est l'exemple type d'une carrière comme en connurent de nombreux artistes belges. “bons ouvriers enthousiastes épris de leur

tâche”, à la charnière des XIXe et XXe siècles.

Faisant partie du dernier groupe d'élèves de Portaels à l'Académie de Bruxelles, professeur puis di-

recteur de cette même Académie, Bastien apparaît comme l'un des ultimes représentants du réalisme au sens où Courbet avait pu l'entendre.

Huitième enfant d'une famille de neuf, tout en fréquentant l'athénée de Gand il est élève dans la classe de Delvin à l'Académie de la ville (1890) puis (novembre 1891) dans celle de Portaels à Bruxelles. Celui-ci l'apprécie d'emblée et, après qu'il ait enlevé (1895) la majorité des prix : figure, paysage, composition, l'envoie à Paris à ses frais. Il y rencontre Verlaine qui lui offre son écharpe rouge parce que le jeune peintre l'avait aidé à régler le prix de ses consommations : “et dire, racontera Bastien, que j'ai donné cette

“Le youm qui passe”, Musée Charlier, Saint-Josse-ten-Noode (photo : ACL).



“La maison du peintre au Rouge-Cloître”
(photo prêtée par l'auteur).

un vaste “Panorama du Congo” destiné à l'Exposition Universelle de Gand en 1913; la toile passant ensuite au musée de Tervueren. L'Italie, l'Égypte, la Chine, le Japon, les États-Unis sont, en 1914, les étapes d'une gigantesque circumnavigation qui s'achève à Auderghem à la lisière de la forêt de Soignes où le peintre habitera longtemps la petite maison du meunier au Rouge Cloître, que l'on appelle encore de nos jours “la maison de Bastien”.

La guerre ayant éclaté, malgré ses quarante ans, il s'engage et, jusqu'en novembre 1917 il vit dans les boues de l'Yser. Passant du fusil au pinceau et du pinceau au fusil - il est blessé trois fois - il traverse la tempête en compagnie d'Emile Claus, de Paul Col-laer, d'Emile Verhaeren, d'Emile Vandervelde, et rencontre à divers reprises le Roi Albert et la Reine Elisabeth.

Le Souverain lui dit un jour : “Vous venez à peine de terminer

écharpe à une femme”.

Au Louvre, s'il admire Delacroix, il se sent plus proche de Courbet, soucieux de peindre ce qu'il voit, amoureux de la pâte et de la couleur.

En 1893, dix ans après les audaces du “Groupe des XX”, Bastien est l'un des fondateurs avec F. Smeers, M. Wagemans, A. Pinot, G. Bernier, A. Apol, G. Haustraete, Ph. Swyncop, V. Simonin, du cercle “Le Sillon” où il débute avec 14 tableaux que le jury, un peu surpris par sa fécondité, a du mal à sélectionner parmi les 40 qu'il lui propose.

Tous ces peintres, portraitistes de la nature, oeuvrent avec de francs coups de brosses qui justifient le nom de leur association. Bastien dès lors pourra écrire, comme ses compagnons : “j'ai limité le champ de mes expériences dans le domaine du visible”.

Lauréat de divers concours en 1894, les prix obtenus lui permettent de louer, rue Vergote, une belle maison avec jardin et atelier où il prépare son “Symbole de l'Humilité Chrétienne” qui, en 1897, lui vaut le Prix Go-

“Village et château de Crupet et d'Ardenes” (1895), Musées Royaux des Beaux-Arts, Bruxelles (photo : ACL).

decharle. Le montant, substantiel, de celui-ci lui offre l'occasion de sillonner, à pied, la France et particulièrement la Bourgogne où il ressent les affinités qui unissent les Flamands et les habitants de ce pays d'entre-deux.

En 1903, c'est l'Espagne avec son ami Maurice Wagemans, puis l'Angleterre, l'Algérie et, en 1911, le Congo, belge depuis peu, où il récolte en compagnie de Paul Mathieu la documentation pour



le panorama du Congo et vous vous préparez à en exécuter un autre, d'un caractère un peu différent". De cet entretien naît, avec la collaboration de Charly Leonard et Jef Bonheur, le gigantesque "Panorama de l'Yser" dont le destin sera de s'effiloche et de pourrir un jour dans un hall glacial



du Musée de l'Armée. Après la Première Guerre mondiale la carrière de Bastien devient celle d'un peintre consacré. Il expose régulièrement au "Cercle Artistique et Littéraire", est - en 1927 - nommé professeur à l'Académie de Bruxelles, à la tête de laquelle il succède à Herman

Richir de 1928 à 1930 puis de 1935 à 1938.

De haute taille, le visage superbe, Bastien avait la plume prolixe et acérée. Qualifié de "romantique attardé" par C. Lemonnier, il rétorque : "J'aime mieux qu'on me mette avec Delacroix qu'avec les boches et les russes juifs de l'Ecole de Paris".

C'est lui aussi qui écrira : "Au siècle de la vitesse même les morts roulent en auto et l'on fait mille fois plus de cas d'un Tour de France, d'un géant de la route, qu'on n'en fait d'un artiste ..." (extrait d'un hommage inédit au sculpteur Pierre Theunis), ou encore : "la mode est aux excruciations, à la force brutale. Un boxeur gagne plus d'argent qu'un savant ou qu'un cardinal.." Rempart du réalisme qui survit de révolution en révolution, il ne craint pas de mener les élèves de l'Académie à l'assaut de la nouvelle galerie "Le Centaure" de Walter Schwarzenberg qui, dans la paisible rue du Musée, expose "le Jockey perdu" de Magritte. Suprême distinction, sinon suprême gage de modernité, il est élu membre de l'Académie Royale en 1952.

Certainement honnête avec lui-même et avec le métier qu'on lui a enseigné, Bastien a traversé l'art contemporain sans vouloir le comprendre, ce fut sa force... et sa faiblesse.

"Ma mère", Musée des Beaux-Arts, Gand (photo : ACL).

Le "Musée de l'air", l'enthousiasme de ses vingt ans

par Etienne REUNIS

La section Air et Espace du Musée Royal de l'Armée a soufflé récemment ses vingt premières bougies. Partie de rien, sinon des rêves et de l'imagination d'un petit groupe d'anciens pilotes et de passionnés des choses de l'air, la collection de machines volantes présentée aujourd'hui dans le Grand Hall du Cinquantenaire figure depuis quelque temps parmi les plus importantes au monde. Quelques biplans de la Première Guerre mondiale constituèrent le noyau originel des collections. Ces

avions, accrochés depuis parfois quarante ans aux plafonds de notre Musée furent restaurés et exposés de manière plus rationnelle au premier étage du Grand Hall. Diverses initiatives privées ainsi que l'aide indispensable et soutenue du Ministère des Travaux Publics permirent ensuite de mener à bien de nombreux travaux : asphaltage de sol, peinture complète de la charpente métallique, aménagement et construction des locaux nécessaires aux services techniques et administratifs.

Les appareils

Le musée présente en permanence environ quatre-vingts appareils, dont les plus vieux remontent à 1914 et dont les plus récents évoquent l'ère supersonique. Les collections comptent de nombreuses vedettes, telles le Spitfire, le Hurricane ou le Mosquito des combats 40-45. Le DC-3, dont de nombreux exemplaires volent encore plus de cinquante ans après sa mise en service, est également l'un des avions les plus célèbres qui soient. La pureté de ses lignes, toujours très appréciées par les cinéastes et les dessinateurs, ne manque jamais d'étonner les visiteurs qui le découvrent ou le redécouvrent au musée. Le Grand Hall est aussi justement réputé pour son riche ensemble de chasseurs 14-18, que l'on vient admirer du monde entier. Outre les machines déjà présentées, trois appareils remarquables pourront bientôt quitter les ateliers de restauration pour être exposés au grand public. Le Spitfire XIV, le très rare Percival Gull de grand tourisme et le triplan Bataille, prototype belge de 1913 augmenteront encore ainsi l'éclectisme des collections.

La galerie Est est consacrée aux appareils 14-18. Au premier plan, un Caudron G III de 1914. La réplique du célèbre triplan Fokker du Baron Rouge constitue l'un des gros succès "enfants" du musée (photo : Musée de l'Air).





Une vue du fond du Grand Hall, avec le Dakota. L'avion aux couleurs canadiennes est un assez rare intercepteur tous temps CF-100 "Canuck" (photo : Musée de l'Air).

Un centre de documentation accueille de son côté tous les visiteurs désirant approfondir leurs connaissances dans le domaine de l'air. Amateurs, étudiants ou maquettistes peuvent s'y procurer les informations qui leur font défaut. Le centre compte, à ce jour, plus de 12.000 ouvrages et brochures historiques ou techniques, une vaste collection de revues spécialisées et des dizaines de milliers de documents photographiques.

L'activité des bénévoles

Depuis les débuts de la section, une association créée sous la forme d'une asbl "Les Amis du Musée de l'air" s'attache à soutenir le musée par tous les moyens. De nombreuses personnes apportent ainsi bénévolement leur expérience et leurs compétences et les

les missions belges dans l'Antarctique, l'activité du Wing Météo, etc.



Les autres centres d'intérêt

A travers toutes ces machines volantes, c'est évidemment l'histoire entière de l'aéronautique, de l'aviation que le musée désire évoquer. Une place importante sera ainsi consacrée bientôt aux ballons, aux dirigeables, ces plus légers que l'air qui ont finalement connu une histoire plus longue que celle des avions, et dont le succès public reste très important. La riche collection de moteurs de la section vient également d'être présentée d'une façon méthodique, permettant aux visiteurs de comprendre et apprécier un demi-siècle d'évolution technologique. D'autres stands encore rappellent les exploits des pilotes belges dans la RAF, les réalisations étonnantes du constructeur Alfred Renard.

Au premier plan, le très beau SAAB Draken, offert par le gouvernement suédois. Au fond, l'alignement des anciens chasseurs de la Force aérienne (photo : Musée de l'Air).

mettent au service du musée. L'association édite aussi une revue trimestrielle, consacrée à l'histoire de l'aviation belge, qui permet de tisser un important réseau de contacts et d'amitiés entre le musée et les quelque six cents membres de l'asbl. Ce sont aussi des bénévoles, pour une grande part, qui restaurent les vieilles machines, qui aident à la création de nouveaux stands, qui photographient, classent, montent ou démontent.

C'est, enfin, grâce à l'association des Amis du Musée de l'air que 14 TCT ont pu être mis au travail au profit du musée. Une collection qui attire 300.000 visiteurs par an, qui rassemble plus de 130 machines volantes et qui suscite autant l'intérêt des médias et de nombreux amateurs ne peut en effet fonctionner par la grâce du seul volontariat et réclame un cadre de personnel permanent. Il faut donc espérer que des moyens, politiques et financiers, pourront être trouvés pour assurer ce cadre au musée, et pas d'une façon précaire.

Le futur du musée

L'oeuvre accomplie en vingt ans

est certes importante et spectaculaire et les visiteurs repartent rarement déçus du Grand Hall du Cinquantenaire.

Il reste cependant énormément à faire. L'enrichissement des collections est, si l'on peut dire, assuré. Des dispositions existent en effet pour que la Force Aérienne réserve au moins un exemplaire de chaque matériel mis en service pour les besoins du musée. Celui-ci est, par ailleurs, déjà suffisamment connu pour être régulièrement consulté avant que des compagnies aériennes, des organismes publics ou privés ou de simples particuliers se décident à envoyer à la casse des équipements ou des appareils qui pourraient devenir des pièces de collection en quelques dizaines d'années seulement.

Le Grand Hall lui-même réclame, du fond de sa vieille charpente métallique, une réfection en profondeur, travaux au sol, chauffage, aménagement de l'espace, peintures et décorations, qui permettraient de mettre splendidement en valeur une collection et un bâtiment étonnants. Il semble que les responsables politiques et ministériels soient convaincus de cela et que les travaux se feront,

même si ce n'est pas dans les six mois qui viennent.

Enfin, le musée doit achever de devenir un ensemble muséologique moderne. Pour ce faire, il ne suffit pas de présenter des appareils, des pièces de collection souvent remarquables mais parfois, malheureusement, détachés de leur contexte historique. Un gros effort méthodologique dans ce sens, une systématisation et une meilleure uniformisation de la présentation doivent encore être accomplis.

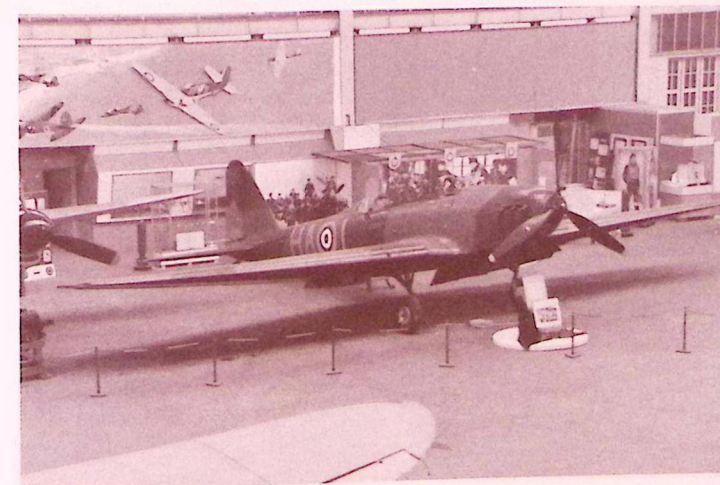
Compte tenu de la richesse des collections et des potentialités esthétiques du bâtiment qui les abrite, Bruxelles, capitale de l'Europe, disposerait alors d'un musée digne en tous points de ses grands voisins anglais et français.

*
*

Le musée est ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 9 à 12 heures et de 13 à 16 h. 30. L'accès est gratuit et les possibilités de parking nombreuses. Visites guidées gratuites sur réservation.

Le Musée Royal de l'Armée/Section Air et Espace est installé au n° 3 du Parc du Cinquantenaire, 1040 Bruxelles.

Pour tous renseignements, s'adresser au 02/734.21.57 ou 733.44.93.



Le Fairley Battle, un de nos rares avions "modernes" de mai 1940, vient d'entrer au musée (photo : musée de l'Air).

Un village discret à parcourir :

BIEZ la belle

— par Maurice DESSART

Le Brabant wallon en son grand environnement de Wavre recèle nombre de villages aussi intéressants à découvrir les uns que les autres. Ils possèdent tous une individualité qui leur est propre et que l'on s'étonne à découvrir. La commune de Biez est l'un de ceux-là. Son territoire est limitrophe de ceux de Bossut, Piétrebais, Roux-Miroir et Grez; on le trouve à 35 kilomètres de Bruxelles. En bonne saison, un parcours est à tirer hors-pair : au sortir de Wavre, se diriger vers Dion, Valmont et par Bonlez atteindre Biez; ceci, pour l'automobiliste ... sportif ...

Signalé aux pédestriens, la promenade qui, par le Bois du Val et Fontenelle mène à Bonlez, au départ de Wavre. Tout ce territoire est fort accidenté, mais le

fait ménage de belles perspectives et empêche toute monotonie de paysage. Contrée essentiellement agricole (malgré une très belle implantation industrielle), plusieurs belles fermes peuvent s'y voir, ainsi que, niché en un fort beau site, le vieux moulin à eau dit "du Pirroir"; de beaux chemins creux sont également à signaler, sources d'ombre l'été, ils sont très pittoresques à parcourir. Les 576 hectares de cette commune appartiennent au bassin de l'Escaut et sont arrosés par les ruisseaux du Train, du Piétrebais et du ri de Hèze, d'où nombre de beaux passages à contempler. On a compté à Biez en 1929, 529 habitants; en 1976, 546 dito; à l'heure actuelle ce nombre doit avoir augmenté de par une certaine implantation résidentielle,

assez peu perceptible et qui n'altère en rien de beaux caractères rustiques. L'histoire de Biez est modeste, en général, un seul fait saillant est relevé (il en est parlé plus loin).

Au hameau de Cocrou, lieu-dit Bruyère Marion, une station paléolithique et néolithique a existé; avec fonds de cabanes, à proximité, on a découvert un important cimetière du premier âge du fer. Biez a appartenu à l'église de Liège qui, en 1311, le vendit au chevalier Rodolphe de Grez. Durant le haut moyen âge, et plus tard, il y a existé une catégorie particulière de fermiers, nommés "masuirs", lesquels étaient soumis à des édits très spéciaux. L'avocat P. Errera (à ne pas confondre avec son homonyme, le botaniste) leur a consacré avant 1914 une étude importante et détaillée. C'est un cas unique pour le Brabant et intéressant pour celui qui s'intéresse à la vie rurale. Vers 1489, le village fut incendié et complètement ravagé. Venons-en au fait auquel il est fait allusion plus haut; le 4 mai 1784 eut lieu à Biez le mariage d'un habitant de Roux-Miroir et d'une femme née dans la localité. L'époux devint un brigand redoutable qui commit un certain nombre de crimes. Ayant attiré dans les bois, sous prétexte de lui procurer une autre monture, un marchand qui avait perdu son

âne, il assassina ce malheureux. Arrêté et emprisonné, il fut conduit à Bruxelles, où, dit-on, il fut le premier qui subit le supplice de la guillotine. Si les annales historiques de Biez sont modestes, les lieux n'en sont pas moins agréables à visiter, un jour de semaine de préférence et par beau temps, ceci, notamment, de par l'existence de sables bruxelliens qui par temps de pluie rendent le sol très bourbeux. Aux endroits où le limon hesbayen affleure, on peut voir de belles et très variées cultures.

Biez a été connu également pour ses carrières de craie et de marne (l'un des premiers engrais), industries tombées en désuétude. Que peut signifier son appellation ? Son étymologie proviendrait du celtique, Berk, en 1213 - Berch



1237, etc., c'est-à-dire la Montagne et, en effet, le village se trouve sur une colline assez élevée qui domine le vallon du Train. L'église Saint-Martin se trouve à 94,60 mètres d'altitude et son environnement permet, à la jumelle, la vision de beaux panoramas. Ce monument a été reconstruit en 1772 en style Renaissance; ses origines se perdent dans la nuit des temps. C'est un assez petit bâtiment en forme de

basilique à une seule nef; il est voûté en anse de panier pour les travées du vaisseau, en plein cintre pour le chœur. Le maître-autel est dédié à saint Martin, les deux autres à la Vierge et à saint Adrien. Les deux colonnes qui soutiennent le jubé reposent sur de grands chapiteaux ioniques en marbre blanc, que l'on a retournés pour en faire des bases. La tour et la flèche octogone qui l'amortit sont peu élevées. On a encastré au-dessus de la porte de l'église une vieille croix provenant du cimetière. Mobilier modeste d'une église de campagne. Au lieu-dit Cocrou se remarque une chapelle dédiée à saint Sébastien; elle est encore l'objet d'une certaine ferveur. On y lit la date de 1730. Comme le lecteur s'en sera rendu compte par ce qui précède, Biez est un paisible village rural ayant traversé le cours des âges sans grands soubresauts; de transition lente. Une grande partie de ses habitants y est fixée depuis longtemps; la classe laborieuse trouve ses occupations professionnelles dans les villes proches. De tels endroits, si significatifs pour le Brabant wallon, se mettent peu à peu à disparaître, allons les voir avant qu'ils ne changent complètement d'aspect...



L'église Saint-Martin (photo : R. Caussin).



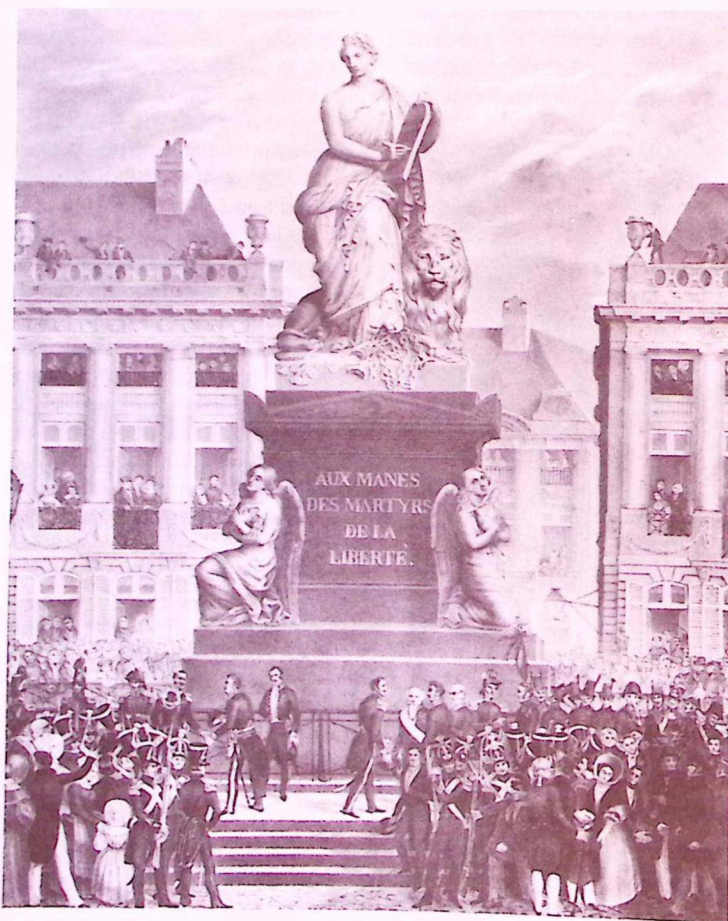
Le vieux moulin (photo : de Sutter).

Qui était Claude Fisco ?

par Yvonne du JACQUIER,
Archiviste honoraire de Saint-Josse-ten-Noode

Son nom, jadis célèbre, est tombé dans l'oubli. Tout au plus est-il cité lorsqu'on évoque la place des Martyrs dont il fut l'architecte. Place des Martyrs : (primitivement elle se nommait place Saint-Michel). Depuis des décennies on parle de la restaurer. Ce fut longtemps un

voeu pieux. Une lueur d'espoir pourtant : une autorisation de bâtir a été délivrée pour une partie des immeubles. Les façades seront rénovées et, derrière, on construira des locaux neufs et fonctionnels. Ainsi sans nuire à l'harmonie du site, on pourra faire un usage normal des bâtiments.



Place des Martyrs. Depuis plus de cinquante ans, nous y passons de temps à autre, car nous aimons son classicisme un peu austère, son air de salon aristocratique. L'exiguïté des rues qui y mènent lui épargne d'être livrée à un roulage intensif; on y parque, des autos y passent mais un peu au ralenti.

Nous aimons revoir ce monument aux morts de 1830 dont l'esprit romantique, après avoir un peu heurté, se fond, somme toute, très bien dans l'ensemble. Comme beaucoup de Bruxellois, nous savions que ce beau spécimen d'architecture remonte à la fin du XVIIIe siècle, qu'il est donc contemporain du quartier royal, mais notre curiosité s'est longtemps arrêtée là jusqu'au jour où, nous avons appris que les plans étaient dus à l'architecte FISCO. Le nom a une résonance méridionale qui nous étonna quelque peu bien que l'Europe en matière d'art existât depuis belle lurette. Puis, un beau jour, il nous est revenu que ce Fisco reposait depuis près de deux cents ans dans le paisible cimetière d'Erps-Kwerps. Dès lors, nous avons voulu en savoir davantage et nous avons appris que cet homme au patronyme italien était bel et bien de chez nous, qu'il était né à Louvain, le 22 février 1736. Grâce à l'amabilité du service des

Inauguration du Monument national en 1838 (Document prêté par le Service de Recherches de la Province de Brabant).

Au 18e siècle, c'était la place Saint-Michel.

des Archives de Bruxelles, nous avons pu reconstituer l'étonnant et brillant parcours de cet homme dont les ancêtres étaient venus de Gênes, dès le XVIe siècle, pour s'établir dans les Pays-Bas. Louvain à l'époque était un phare pour toute l'élite européenne; c'est probablement ce qui avait attiré ces Génois. Au fil des ans, ils s'allièrent à de grandes familles brabançonnaises. Le père de Claude était diplômé en droit de l'Université de Louvain. De ses deux frères, l'un fut prêtre, l'autre fit le droit comme son père.

Quant à Claude, il opta pour la carrière des armes. Dès 1756 (il avait donc 20 ans), il entra au service de l'Autriche dans le Corps du Génie (Brigade des Pays-Bas). Fisco participe à la Guerre de Sept Ans. La paix revenue, il entre à l'Académie militaire de Bruxelles où il fait deux années d'études en qualité de Cadet du Génie. Et ainsi - fait assez paradoxal - il fera la théorie de la guerre après avoir connu les vrais champs de bataille.

Dès sa sortie de l'Académie, Fisco commence une carrière qui sera



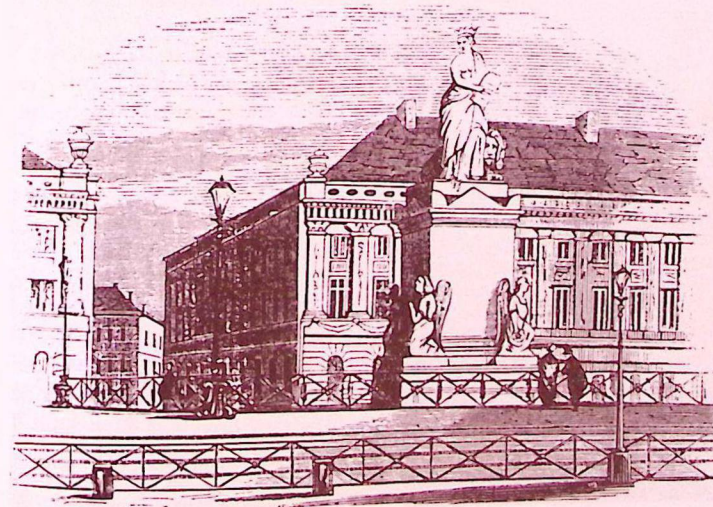
longue et brillante. Il dut être apprécié très vite car comme conducteur-ingénieur, puis comme ingénieur, il se verra attribuer des tâches importantes et à hautes responsabilités : construction de routes, de ponts, de fortifications. En 1770, il est nommé officier ingénieur.

Le canal de Louvain au Rupel a été mal conçu; c'est à Fisco qu'il revient de corriger les malfaçons. Il dirige le creusement du canal qui reliera Mons à la Flandre. Mais les réalisations de Fisco ne s'arrêtent pas en si bon chemin. A une époque où le cheval et par-

fois le coche d'eau étaient les seuls moyens de transport, notre homme oeuvre dans tout le pays: le 2 janvier 1765, une marée particulièrement violente provoque de gros dégâts à Ostende. C'est Fisco qu'on dépêche là-bas pour veiller aux réparations; on le charge en même temps d'améliorer les fortifications de la ville. On envisage de tracer une route de Louvain à Diest; on confie le travail à Fisco. Puis, ce sera une route de Bruxelles à Wavre. Il faut un pont important à Nieuport; on appelle Fisco. On l'envoie aussi dans les Ardennes pour des travaux hydrauliques.

Lorsqu'on établit la route de Wavre entre 1766 et 1771 le Magistrat de Bruxelles remarque les éminentes qualités de l'officier-ingénieur. Un poste important lui est proposé : celui de contrôleur des Travaux de la ville et du canal. La nomination fut faite le 23 mai 1772; toutefois, le nouveau fonctionnaire ne put prêter serment que le 22 janvier 1777; il n'avait pu se libérer de son emploi du corps du génie; on comprend d'ailleurs que les autorités aient mis quelque réticence à se séparer d'un tel collaborateur. Quant

La statue "La Belgique" représentée par une femme fut réalisée par M. Geefs.



à lui sans doute ne fut-il pas fâché d'occuper un emploi qui le jetât un peu moins sur toutes les routes. Toutefois si le champ d'action est plus restreint, l'activité n'en est pas réduite pour autant. Fisco eut à connaître de tous les travaux entrepris par la ville : tracés de routes, réseaux d'égouts, création et entretien des fontaines publiques si importantes à l'époque (il fut mêlé entre autres à la restauration et à l'embellissement du "Cracheur", une des rares avec le petit Julien, à être venues jusqu'à nous). En 1780, la Ville de Bruxelles mit enfin une voiture de fonctions à sa disposition.

Parmi tant d'autres tâches, c'est encore Fisco qui réalisa l'amélioration du Quai des Poissonniers (de ce quai, jadis si haut en couleur, il ne reste qu'un vague souvenir dans le nom de l'actuelle rue des Poissonniers).

L'antique Palais des Ducs de Brabant avait flambé en 1731.



Durant de longues années, la place des Bailles resta à l'abandon. Notre gouverneur Charles de Lorraine n'appréciait pas ce chancre à deux pas de sa demeure. Fisco présida aux énormes travaux de déblaiement. Il ne fut cependant pas l'architecte du magnifique ensemble que nous admirons encore aujourd'hui et qui est l'oeuvre des Français Barré et

Guimard.

Par contre, c'est à Fisco que le magistrat de la ville confia les plans d'une place nouvelle qu'il voulait ouvrir au-delà du Fossé aux Loups. L'architecte conçut cette place dans le goût du temps, monumentale, presque fermée comme un salon et plantée d'arbres comme un beau mail. Nous avons parlé ci-avant de la place Royale. Il est intéressant de comparer les deux réalisations : celle de Barré et Guimard est plus plaisante d'aspect; celle de Fisco un rien plus classique, plus sévère. L'esprit scientifique de l'ingénieur aurait-il influencé l'inspiration de l'architecte ?

Quoi qu'il en soit, on reste confondu devant l'oeuvre énorme de Fisco, car outre son apport au programme très copieux cité ci-avant, Fisco se vit confier des tâches "mondaines", car c'est lui encore qui fut chargé de réaliser les arcs de triomphe et autres décors temporaires, notamment en 1781 pour la Joyeuse Entrée de la Gouvernante Marie-Christine et de son mari Albert de Saxe-Teschen; la même année pour l'inauguration de Joseph II

Trente ans séparent ces deux documents; le bouleversement ne vaut pas une innovation (photos : de Sutter et M. Schouppe).



en tant que duc de Brabant; en 1791 après la Révolution brabançonne pour le bref retour de Marie-Christine et d'Albert; la même année encore pour l'inauguration de l'empereur Léopold II, devenu duc de Brabant par la mort de son frère Joseph II. Lorsqu'on se penche sur la vie de cet homme extraordinaire, lorsqu'on voit, non seulement l'immense labeur accompli, mais aussi les multiples conflits qu'il eut avec les autorités, on est tenté de conclure qu'il avait ce qu'on appelle "du" caractère, c'est-à-dire un assez mauvais caractère. Probablement ses talents et les services qu'il rendait, dépassèrent-ils les inconvénients de ses humeurs, car charges et honneurs continuèrent à pleuvoir sur lui.

Faudra-t-il invoquer "Sainte Mercedès" pour la résurrection de cette place ? (photo M. Schouppe).

Outre tout ce que nous avons énuméré ci-avant, il fut nommé directeur de l'Académie de Bruxelles et premier professeur d'architecture, de sculpture et de mathématique.

Ce n'était pas encore assez pour satisfaire ses besoins d'activité, car il se lança dans la politique et fut vonckiste pendant la Révolution brabançonne. Mal lui en prit, car les partisans de Van der Noot l'arrêtèrent.

Le 14 août 1790, libéré, il est invité par le Magistrat de Bruxelles à reprendre ses fonctions. Il réintègre la capitale le 2 décembre de la même année. Tout semblait donc rentré dans l'ordre.



Mais le calme n'est pas inscrit dans le destin de Fisco : dès novembre 1792, les Français envahissent nos provinces. Fisco se range dans le parti belge. Il est nommé général du Génie. Mais dès le 10 avril 1793, il prend rang dans l'Armée du Nord. On peut supposer qu'il avait donné sa démission à la Ville de Bruxelles, car le Magistrat nomme un certain Delmotte aux fonctions de contrôleur.

Dès la fin de 1793, Fisco est à Paris pour essayer de régulariser sa situation dans l'armée. Réussit-il ? Nous ne retrouverons sa trace qu'en 1802. Est-il en difficulté ? Ses anciens élèves introduisent une pétition auprès du Magistrat de Bruxelles pour que ses fonctions à l'Académie lui soient rendues. L'affaire tourne court et Fisco retourne dans sa ville natale.

D'austères censeurs reprocheront peut-être à cet homme toutes ses volte-face. Nous ne pouvons nous ranger à cet avis. De la Révolution française, de la République au Consulat, à l'Empire puis à la

Détail d'un réverbère ... qui sera le bouc émissaire ? (photo : M. Schouppe).

Restauration, tout se bouscule, tout change; bien fin qui s'y retrouverait. Nous qui avons vécu deux guerres, nous qui à l'heure actuelle voyons s'entrechoquer, disparaître des Etats, des régimes, nous devons envisager de tels faits avec une certaine philosophie et même une certaine compréhension.

Le 27 décembre 1804 (il a 68 ans), Fisco est nommé architecte de la ville de Louvain et directeur général des travaux publics. Il y construit notamment une grande salle de bal nommée Frascati qui fut démolie en 1870. Fisco prit sa retraite vers 1817 et

Qu'en pense le public ? L'accord est unanime ... (photo : M. Schouppe).

se retira à Erps-Kwerps chez son neveu, curé de la paroisse. C'est dans ce calme village brabançon que le bouillant militaire, l'ingénieur infatigable termina sa vie mouvementée. Il avait 89 ans, âge bien avancé à cette époque.

Nous avons voulu nous rendre à Kwerps.

Les pierres tombales de l'oncle et du neveu ont été relevées et en-



castrées dans le mur de l'église Saint-Pierre.

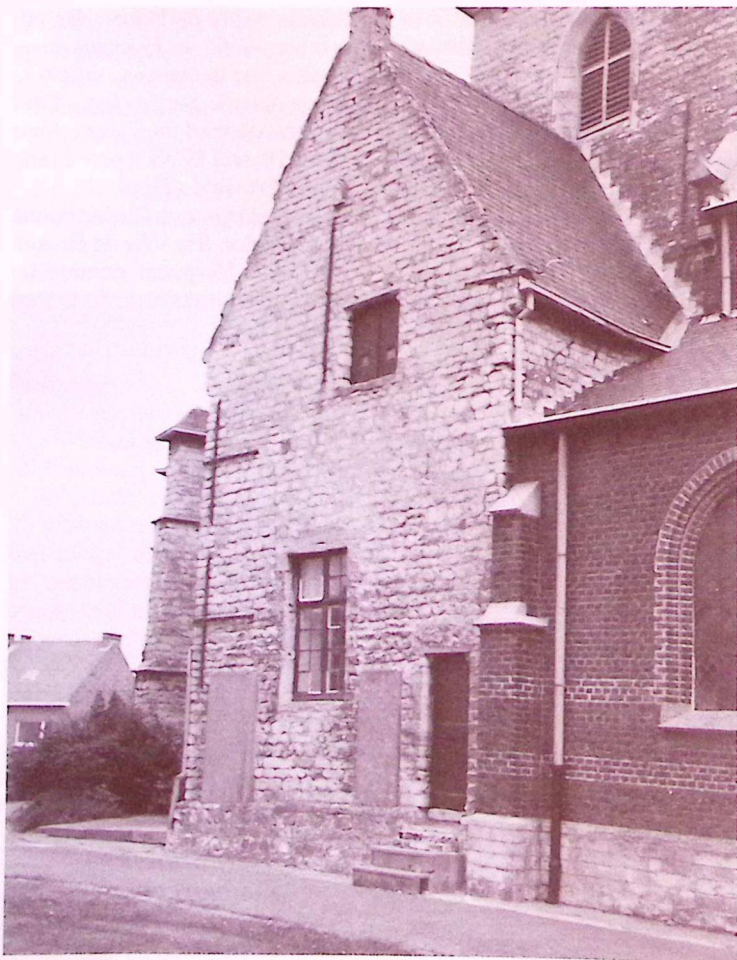
Claude Fisco, s'il revenait sur terre, serait quelque peu dérouté : le château qu'il connut a été rasé, comme la vieille forge qui se trouvait face à l'église.

Il reste le vieux presbytère qui lui est familier, mais qui sans doute a subi quelques modifications.

Le maréchal-ferrant a cessé d'activer son soufflet et de battre l'enclume; même les morts ont quitté le petit cimetière. Pour rappeler les générations qui reposèrent là, il reste seulement quelques pierres tombales dont celles des Fisco.

Nous remercions le Service des Archives de la ville de Bruxelles, l'A.R.A.U. et last but not least Monsieur FERON, fonctionnaire retraité, amoureux de son village d'Erps-Kwerps qui nous aiguilla vers les tombes des Fisco.

Kwerps. L'église avec les pierres tombales de Claude Fisco et de son neveu. (photo : Y. du Jacquier)



Busarder à Bruxelles, ... la ligne 29

— par Jean-Marie ROMIEE

Pour ceux qui en auraient perdu l'usage, les bus de la Société des Transports Intercommunaux Bruxellois sont ces longues boîtes normalement jaunes avec

roues et fenêtres que les automobilistes ont souvent devant le nez et parfois même dans le nez. Avec toutes les autres, ces personnes pourront découvrir dans

cette série un aspect jusqu'ici négligé de l'utilité de ces véhicules, le tourisme démocratique. Depuis plus d'un an, cette série est livrée par "Brabant Tourisme" avec le mode d'emploi : il suffit à l'usager de profiter de chaque arrêt pour prendre connaissance de ce que le paysage urbain va lui offrir s'il veut bien, sauf exception, tourner la tête à droite. En caractère gras, le même voyageur trouvera, par la lecture rapide, ce qu'il doit savoir si, par malheur, son bus prend le mors aux dents.

DE BRUXELLES-CENTRE (DE BROUCKERE) A WOLUVE-SAINT-LAMBERT (HOF-TEN-BERG)

1. de Brouckère/Arenberg : question de monnaie

De cette garabus à ciel ouvert qu'est devenue la rue de l'Evêque, vous pouvez, sur place ou après quelques tours de roues, apercevoir à gauche, au-delà du mail et de ses platanes, petits par taille, un bâtiment à transformations, construit sur un emplacement proche d'un hôtel où l'on battait monnaie, d'où le nom du **Théâtre de la Monnaie** qu'il abrite.

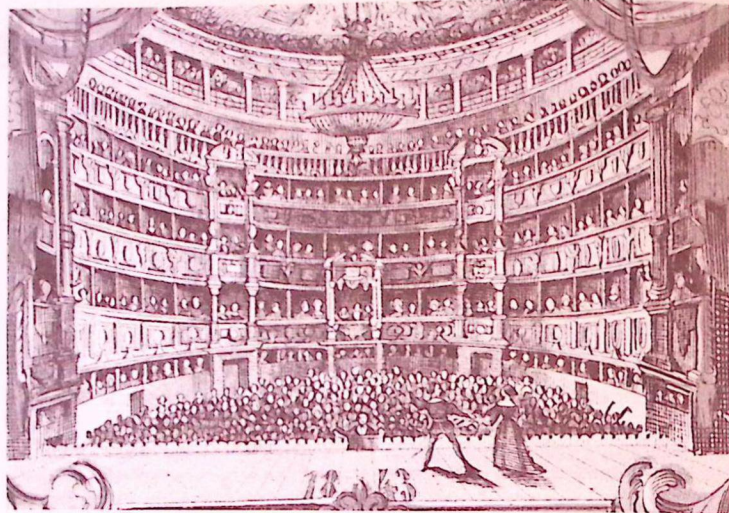
Rue de l'Evêque, départ de la grande boucle. (photo : R. Caussin)



Gravure représentant l'intérieur du théâtre de la Monnaie.

Il n'a pas toujours été temple mondial de l'opéra : les premiers spectateurs y ont applaudi des animaux dressés et des phénomènes de foire. Poelaert, l'architecte du Palais de Justice, a mis la main à la 2ème reconstruction mais la dernière **métamorphose** date de **1986** : pour améliorer machinerie et sécurité, un "étage" supplémentaire a été ajouté. Il est de teinte bleu cobalt, la préférée du directeur de l'époque.

Les Fripiers n'ont pas toujours été célébrés dans la première voie adjacente. Ils y avaient été pré-



cédés par les Magdelonnettes, filles publiques mais repenties.

La **première rue adjacente de gauche** a aussi changé de nom à l'occasion d'un changement ... de roi. **Autrefois dédiée à Guillaume des Pays-Bas, elle est vouée à Léopold.** Aux n° 3/7, maison du peintre David qui avait bien choisi son domicile d'exil, logement proche du Théâtre de la Monnaie où, de sa place réservée, il pouvait apprécier, sur scène, sa "Vénus", son modèle de prédilection.

Après un **immeuble dû à un architecte réputé de l'Art Nouveau, Paul Hamesse** (n°47 de l'artère que nous montons), débouché à **gauche** de la rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, avec, au début, une façade éclectique intégrée à une architecture "année 80" (ancien siège de la Banque de Paris et des Pays-Bas, Paribas).

2. Arenberg/Gare Centrale : une vraie galerie d'art

Sur ce tronçon riche en curiosités

Un des plus célèbres bistrot du centre de Bruxelles : "La Mort Subite".

(photo : A. Koupryanoff)

Page de droite : vue intérieure des Galeries Saint-Hubert (photo : R. Caussin).



et en oeuvres d'art, il faut signaler - **du côté droit de la rue Montagne-aux-Herbes-Potagères**, le célèbre café de la **Mort Subite** et, à sa gauche, **l'entrée, classée, de l'impasse de la Vierge**, - **les galeries royales Saint-Hubert (l'une des premières du genre dans le monde)** dont la construction poussa au

suicide un barbier qui habitait sur le terrain, - rue d'Arenberg où nous montons, la **Kredietbank occupé** un immeuble conçu pour la "Deutsche Bank" (1932) et l'**hôtel Horta des joailliers Wolfers**, de l'Art Nouveau à tous points de vue, - à **gauche**, une voie étroite pour un grand Bruxellois, 't Serclaes

et, au n° 52, plaque à la mémoire de l'écrivain néerlandophone Multatuli qui écrivit là son chef-d'oeuvre, - un magasin original à l'angle de la rue d'Arenberg. Archives : vente et achat de tout souvenir iconographique ou écrit du passé, - la voie adjacente est la rue de la Montagne (peut-être la mauvaise traduction d'un nom de personne) autrefois très fréquentée par les rouliers qui y avaient leur chapelle accolée à présent à celle de la Madeleine, - le boulevard de l'Impératrice (nom né d'une enseigne) vous offre une vue sur un impressionnant **complexe immobilier et hôtelier récent** (600 logements et un "parking" de près de 1000 places, dont coût : plus de 2 milliards), **avec**, au beau milieu, un don du gouvernement espagnol, **Don Quichotte et Sancho Pança**, tels qu'on peut les voir à **Madrid**, - **plus loin à droite, la chapelle de la Madeleine (gothique, XVème) démontée et rebâtie pierre par pierre**, - vue aussi sur l'**Albertine**, la Bibliothèque royale, que Léopold III consacra à la mémoire de son père (statue équestre), - **à notre gauche**, l'Air Terminus Sabena sur pilotis (1952-54) et enfin, la gare Centrale conçue par Horta qui mourut après l'avoir commencée. Elle porte, de part et d'autre de son entrée principale, des hauts-reliefs de Leplae évoquant l'ancien quartier de la Putterie (à résonance gaillarde ou évoquant un puits, on ne sait) que la Jonction Nord-Midi a éliminé à cet endroit.

3. Gare Centrale/Saint-Michel: la maturité, toute nue et barbue

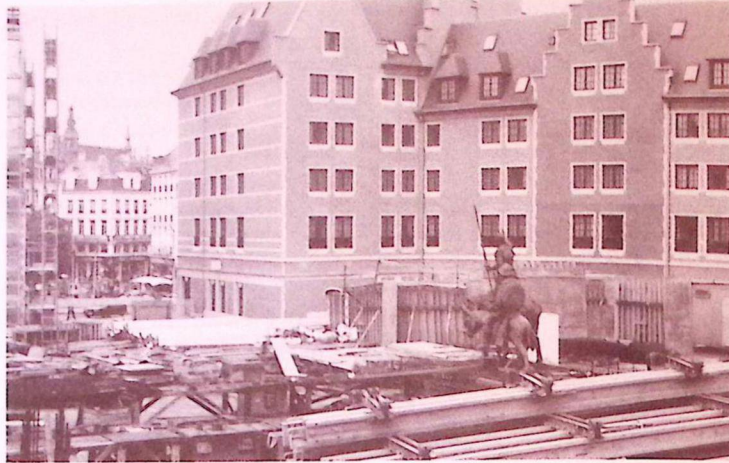
La première voie adjacente, le Cantersteen, romaine à



Bonjour, je m'appelle Don Quichotte, ... en chantier ... (photo : M. Schouppe)

L'origine, fut aussi l'artère où, selon une légende, habitait un brasseur, inventeur du faro et vainqueur, au jugement de Dieu, d'un concours du meilleur producteur de bière, compétition instituée par le seigneur de l'endroit, un grand buveur.

Le bus **laisse à gauche l'ancien hôtel Westbury (80 mètres, 1963) occupé par la Loterie Nationale**, jeu déjà en vigueur sous Marie-Thérèse et qui dépend à présent du ministère des Finances qui organise ainsi la



promotion des jeux de hasard. Il **commence à monter la rue Ravenstein** mais **tourne à gauche** autour d'un **groupe de Victor Rousseau, "La Maturité"** (1922). La décente nudité du personnage principal l'avait fait intituler "Le Contribuable belge" par un auteur facétieux et les employés de la Générale voisine disent aussi avec humour que ce barbu avait placé sa fortune chez eux.

La rue adjacente, autrefois élément de liaison pour le charroi vers la rue Royale quand la rue des Colonies n'existait pas encore, n'est plus que la piétonnière rue Montagne-du-Parc.

La rue de la Chancellerie que nous suivons fait allusion à un hôtel occupé (à gauche) par le Conseil de Brabant qui y tenait ses réunions et y logeait le chancelier. L'imposant immeuble à l'angle de ces deux artères a pris en 1931 la place d'un refuge d'abbaye et a servi de siège administratif à l'Union Minière du Haut-Katanga avant de revenir à la Société Générale.

De l'autre côté de la rue des Colonies que nous traversons, immeuble éclectique de 1914 avec

La chapelle de la Madeleine.
(photo : M. Schouppe)

divinités mythologiques à l'étage.

4. Saint-Michel/de Ligne : à travers les siècles

En dehors de la statue du Cardinal Mercier, prélat connu pour son attitude cinglante à l'égard de l'occupant allemand de 14-18, par le statuaire Egide Rombaux dont l'art fut aussi moins austère (avec les "Filles de Satan", par exemple), c'est surtout la **cathédrale que nous contournons** qui attire nos regards. L'édifice est **de toutes les époques, du 13ème à nos jours** puisque, **depuis 1984**, a été entreprise une **restauration exemplaire** du monument sacré. Ainsi, la nef cen-

trale a demandé un siècle et demi de construction et sa balustrade ornée des "K" de Karolus, archiduc Charles et futur Charles-Quint, montre que cet ornement du sanctuaire ne fut achevé qu'au 16ème siècle. Les **deux tours**, classiquement calquées sur la dualité du patronage du sanctuaire autrefois dédié à saint Michel et à sainte Gudule, **68 mètres de haut** et 299 marches jusqu'au sommet, furent les **derniers éléments essentiels de la construction (15ème)** bien qu'elles n'aient jamais été surmontées des flèches prévues. Les statues du porche ne sont guère anciennes : ce sont les rescapées d'une restauration de 1839-45. Au centre,



les Rois Mages que le duc de Brabant Jean 1er invoqua avant de remporter la bataille de Worringen et auxquels il fit consacrer une chapelle dans le sanctuaire. Le perron et l'escalier aux 49 marches sont du 19ème. Après le parvis, la rue du Bois-Sauvage (en fait, de Walther-le-Sauvage serait plus exact), nous voyons l'autre collatéral (15ème), un porche récent (1880), précédant le transept (13ème, 15ème) avec sa grande fenêtre flamboyante, puis la chapelle du Saint-Sacrement (16ème) et enfin, la sacristie et la conciergerie (début 20ème). A noter les statues des deux patrons : saint Michel doré et sainte Gudule munie de la lanterne que Satan s'ingéniait à éteindre. La rue du Bois-Sauvage tourne, nous permettant d'apercevoir le joli **presbytère Renaissance** du doyen de Saint-Michel et, à l'angle, l'emblème avec le lion d'une banque canadienne montrant que ce pays fait toujours partie du Commonwealth.

5. de Ligne/Congrès : décor sage pour chronomètre suisse

La rue de Ligne débouche à son sommet sur la **place du Congrès** qui a fait l'objet d'un concours pour son aménagement. On couronne en 1847 un architecte de 29 ans pour un projet si grandiose qu'il était financièrement irréalisable. Les plans de Louis Van Overstraeten (l'auteur de l'église Sainte-Marie qu'on voit à gauche en traversant la rue Royale) furent rendus plus réalistes par **Cluysenaer qui réalisa une place harmonieuse en dépit de la dénivellation qu'il réduisit par un remblai de 94 000 m³ de terre**

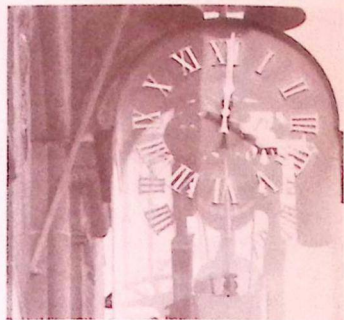
Rue du Bois-Sauvage, l'arrière de la Banque nationale qui abrite le musée Numismatique (photo : M. Schouppe).

retenu par un mur de soutènement et par un escalier monumental, ensemble complété par deux hôtels identiques de part et d'autre de la place. Les immeubles éclectiques situés aux angles de la rue Royale que nous traversons et de la rue du Congrès que nous allons suivre sont classés depuis 1984. Le bâtiment de droite est occupé par l'Office du Tourisme Suisse (le plus ancien organisme touristique étranger à Bruxelles) qui a accroché à la façade de la rue Royale une horloge qui a plus de 60 ans et pèse 50 kilos. Elle a

servi dans un clocher de l'Oberland bernois. Toutes les demi-secondes, une impulsion radio lui est envoyée par l'émetteur de Prangins (lac Léman) qui donne ainsi à cette exilée de marque suisse l'heure exacte de l'horloge atomique de Neuchâtel dont la variation doit être au maximum d'une seconde en 3000 ans.

6. Congrès/Madou : du cirque à un requiem

Au début de la première rue adjacente à gauche, le **Cirque Royal** à cet endroit depuis 1878 et re-



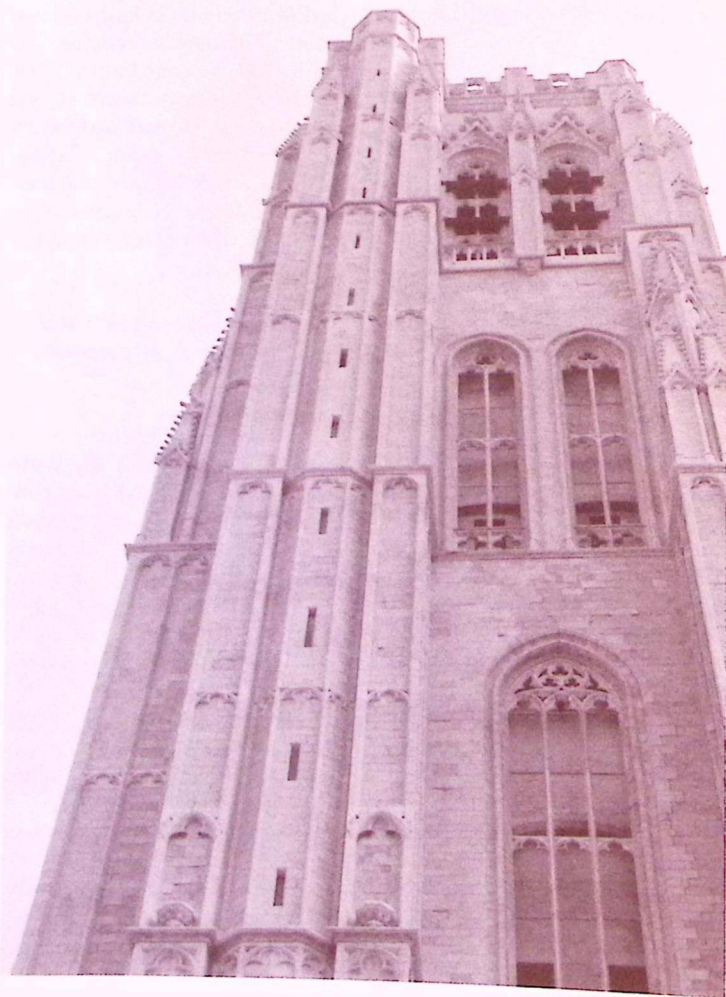
Précision suisse (photo : J. M. Romiée).

construit en 1960, accueille tant d'autres spectacles que ceux du cirque pour ses 2000 spectateurs que ses écuries ont été transformées en loges d'artistes. A l'angle de cette même rue de l'Enseignement, un hôtel de maître néo-renaissant étonnant par la profusion de sa décoration. Le 29 débouche sur la place Surlet de Choquier, premier régent de Belgique qui est honoré aussi par le boulevard du Régent que nous allons traverser. Au centre de la place, la Brabançonne, sculptée à l'occasion du centenaire de la révolution et inaugurée avec un mois et demi de retard en 1930. L'hymne national est l'oeuvre d'un comédien français qui avait un nom impossible pour la scène, Dechet, et se faisait appeler Jenneval et du musicien Van Campenhout qui se contenta de reprendre le thème d'un "Kyrie Eleison" d'un requiem qu'il avait composé. La rue adjacente évoque une décoration, la Croix de Fer, créée pour honorer les patriotes actifs de la révolution.

7. Madou/Saint-Josse : en plein tramodrame

En arrivant à Saint-Josse-ten-Noode, nous voyons que la peinture est à l'honneur par l'évoca-

Saint-Michel ou Sainte-Gudule ? (photo : M. Schouppe)



Rue du Congrès, la place de la Liberté (photo : M. Schouppe).

tion du peintre délicat que fut **Madou (plaque sur le bâtiment proche de l'arrêt) et par la proximité du musée Charlier**. Après avoir laissé à gauche la tour Madou (1963, 105 mètres, 32 étages, 30 000 m²) rebaptisée Plaza depuis sa rénovation en 1986, la voie adjacente, la rue de la Charité (évocation du dévouement manifesté à l'occasion d'une épidémie de choléra permet de voir une étonnante chapelle néogothique (n° 39)



et une "impasse de la Palette" (n°37) créée en 1874 par une entreprise spécialisée en accessoires pour artistes-peintres et qui est occupée encore par des adeptes du pinceau.

Nous descendons la chaussée de Louvain qui fut, dès 1880, dotée d'une voie ferrée vicinale. Un avocat de Saint-Josse, Henri Frick, alors jeune conseiller communal (il a son square non loin d'ici), prit la tête d'une ligue de défense contre ce tramodrome : "Il ne faut pas que la chaussée serve de terrain d'expériences à tous les inventeurs qui trouveraient de nouvelles machines pour remorquer les tramways. (...) Si nos habitants sont écrasés, ce n'est pour la ville de Bruxelles qu'un détail insignifiant, pourvu que le tram roule". A l'angle de la rue du Vallon, la firme Hayoit (1896) avait une curieuse spécialité : le blanc ... défraîchi (par une exposition des pièces de tissu à l'extérieur).

8. Saint-Josse/Gutenberg : misérable ?

Nous sommes place Saint-Josse, centre de la commune de Saint-Josse-ten-Noode, autrement dit

Obélisque ou minaret, c'est la colonne du Congrès (photo : M. Schouppe)

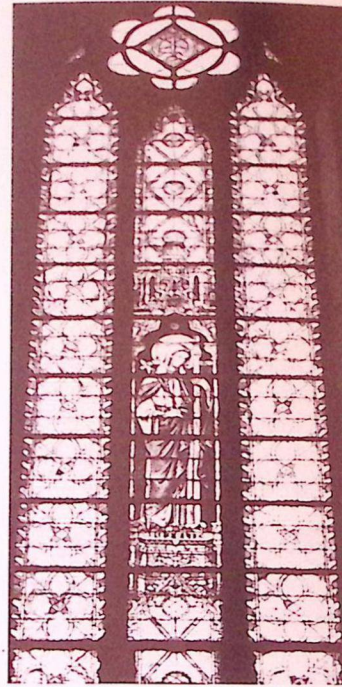
"Saint-Josse-la-Misère", une appellation qui date d'un temps où le site (avec la rivière Maelbeek aujourd'hui cachée) passait pour agréablement rural aux yeux des grands, dont Granvelle. Un peu mystérieuse, la rue des Deux Eglises qui débouche sur la place ? Si l'une est proche à gauche, l'autre, plus lointaine, est cachée à nos regards par les constructions de la rue de la Loi : il est vrai que le sanctuaire du square Frère-Orban est désaffecté.

Une autre *artère adjacente est dédiée à la Pacification*,

celle dite de Gand, consacrant l'union sacrée et provisoire des catholiques et des protestants contre l'ennemi commun, l'Espagnol. L'acte en question *a inspiré le nom ("Pacific") du grand building* avec piscine privée au sommet situé dans la rue Léonard Willems (un bourgmestre) où débouche la rue De Bruyn (propriétaire).

9. **Gutenberg/Clovis : l'histoire descend dans la rue**

Sans faire demi-tour, nous



nous retrouvons à Bruxelles, cette ville ayant avalé à Saint-Josse 194 hectares en 1853. Les rues sont vouées à l'histoire : guildes ou gildes des marchands, un *square* consacré à un malheureux à l'esprit inventif mais toujours désargenté, Johann Geinsfleisch, plus connu sous le nom de *Gutenberg, site décoré d'hôtels Art Nouveau et du monument aux morts de l'armée belge d'occupation en Allemagne* (1918-29 et 1945-55), rue du Cardinal (il s'agit de Granvelle, homme de confiance de Philippe II et qui avait ici son château), rue de Gravelines, bourg français où le comte (graaf) de Flandre créa un canal (linghe) en déviant l'Aa et où Egmont remporta une victoire pour le compte de Charles-Quint. Nous traversons la rue dédiée à un mécène anglais qui, né en 1815,

Les ultraux ci-contre (place Madou) n'ont rien de comparable avec ceux de la chapelle Sainte-Julienne (rue de la Charité). (photo : M. Schouppe)



Square Gutenberg, le triangle de l'Art Nouveau (photo : M. Schouppe).

portait les prénoms de John-Waterloo. *Une oeuvre de 1964 de maîtres potiers de Bouffioulx (grès Guérin) orne les murs d'une école primaire.*

10. **Clovis/Vinçotte : le passé dans la rue**

Après le boulevard Clovis, voici Charles-Quint dans la rue adjacente, pourtant sans histoire. En tournant à droite, *nous retrouvons la chaussée de Lou-*



vain quittée place Saint-Josse et qui continue son tracé à Bruxelles puis, avant l'arrêt Dailly, à Schaerbeek. *Au-dessus du rez-de-chaussée commercial du n° 270*, on peut encore voir les *traces de placards publicitaires anciens* où Plubaprix rivalise avec "La Boule de Cuivre". La voie adjacente consacrée au Carrousel ne nous permet pas de quitter l'histoire car c'est bien d'une forme de tournoi qu'il s'agit ici. Pavie aussi n'a sa rue qu'en fonction de la fameuse bataille et de la défaite de François Ier face aux Impériaux. *Plus curieuse est l'idée d'honorer l'Inquisition* qui n'a laissé chez nous que des souvenirs d'un agrément contestable. A moins que le rapprochement avec Calvin et Luther soit teinté d'ironie. Intermède gastronomique après la rue Calvin : un charcutier belge initié aux mystères des préparations de l'Est européen est derrière sa vitrine, proche de l'arrêt.

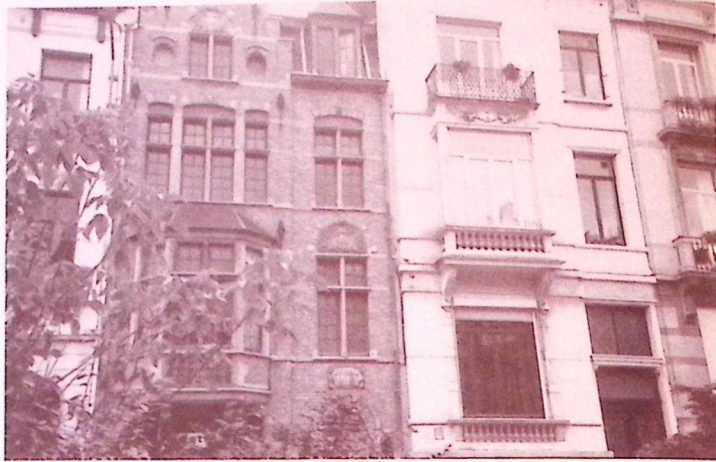
11. **Vinçotte/Dailly : domaine militaire**

A hauteur de la rue du Noyer à l'angle de laquelle se trou-

L'impasse, au 37 de la rue de la Charité, une oasis dans le brouhaha urbain. (photo : M. Schouppe)

Coup d'œil au boulevard Clovis.
(photo : C. Anstiau)

vait jadis le lieu-dit paradoxal "Les Deux Tilleuls", nous passons de Bruxelles à Schaerbeek. Nous débouchons ensuite sur la **place Dailly** flanquée de l'ancienne caserne "Prince Baudouin". L'avenue qui la longe par la droite est logiquement confiée à un militaire (par ses études à l'Ecole Royale Militaire), le professeur Lucien Charbo. Si Dailly fut d'abord bourgmestre de Schaerbeek (le 6ème), ce n'est pas sans raison qu'il est célébré ici car il s'occupa beaucoup du Tir National dont le premier siège était situé à cet endroit. Quant au prince Bau-



douin dont la caserne portait le nom, c'était le **fils aîné du comte de Flandre, mort à**

32 ans, faisant de son jeune frère Albert l'héritier de la couronne.

12. Dailly/Radium : le fusil, la fleur et le poète

Si, autrefois, le nom de **Félix Marchal, officier blessé lors de la campagne belge au Mexique, a été donné à l'ancien "Chemin des Paysans", à gauche de l'ex-caserne**, le Théâtre de la Balsamine (une appellation choisie pour sa beauté) poétise un peu l'endroit, évocation que la rue adjacente suivante achève avec Victor Hugo venu chez nous en exil comme ouvrier typographe (pour passer la frontière) : le poète a remplacé là Charles-Quint.

13. Radium/Milcamps : mystère et pierres précieuses

Que fait le radium (qui donne son nom à la rue proche et à notre arrêt) au milieu d'un quartier schaarbeekois consacré aux pierres précieuses? Mystère. En voulez-vous un autre? Léon Mahil-

Place Dailly, la caserne prince Baudouin, un immense pigeonnier.
(photo : M. Schouppe)

lon dont nous traversons l'avenue: on ne sait s'il s'agit d'un conseiller communal mort en 1902 ou d'un militaire qui devint directeur général de la C.G.E.R. jusqu'à son décès en 1896.

14. Milcamps/Opale : pas de saint pour la paroisse

Eugène Plasky dont un square puis une avenue que nous suivons (maisons Art Nouveau, début 20ème) célèbrent le patronyme n'est qu'une gloire picturale plutôt locale. **Au moment de bifurquer à gauche dans l'avenue Victor Hugo, voyez, dans l'autre partie de l'artère, la haute silhouette d'une église : une des tours est restée inachevée faute de moyens, ce qui déséquilibre l'édifice (1930).** Cette paroisse est dédiée à Albert, un martyr de chez nous dont les restes furent ramenés de Reims où ils se trouvaient en 1921. Mais on s'aperçut bientôt qu'il s'agissait d'une erreur. Les bonnes reliques arrivèrent en 1948 mais elles furent portées à ... la basilique de Koekelberg !

15. Opale/Diamant : rencontre

En débouchant dans l'avenue de Roodebeek, le 29 met ses roues dans les ornières du 28 (**voyez cette ligne, étape 4 dans la revue "Brabant Tourisme", n° 3/1990**) mais il ne tourne pas à droite et va s'arrêter sous le viaduc "Reyers".

16. Diamant/Levie : le temps des cerises

Au-delà du boulevard, nous sommes toujours à Schaerbeek puisque l'avenue rappelle une spécialité locale, les cerisiers, avec leurs griottes, matière première de la bière dite lambic. Knapen (voie adjacente) fut-il un malheureux fusillé par les Allemands en 1916 ou un ingénieur, inventeur d'un procédé contre l'humidité, mort aussi pendant la guerre mais l'autre? Pas de réponse.

17. Levie/Mai : et mois et mois et mois

Le carrefour suivant est une étoile à 8 rayons, **le square Edouard Levie** (ministre, pion-



nier de la démocratie chrétienne) situé **à la fois à Schaerbeek et à Woluwe-Saint-Lambert où nous pénétrons dans un quartier** où, à l'exemple de l'avenue de Mai que nous suivons, **les artères effeuillent le calendrier** à l'exception de juin et novembre. La topographie fait régner ici une fantaisie que les découpeurs de temps n'ont pas imaginée.

18. Mai/Heydenberg : autres voies

Le nom de Robert Delechamp a été conféré à l'avenue que le bus traverse et qu'habitait ce jeune patriote mort à 24 ans en Allemagne peu de temps (mars 1945) avant la capitulation de ce pays. Cette voie donne une vue sur le square Marie-José. L'avenue Heydenberg, franchie ensuite, conduit vers le centre de la commune et la vallée de la Woluwe dont nous nous rapprocherons d'une autre façon.

19. Heydenberg/Speckaert: petit, petit

Ce tronçon couvre la distance **la plus courte (200 mètres) entre deux points d'arrêt.** Pas le temps d'en dire plus.

20. Speckaert/Verheyleweghen : un coup de 20

A l'issue de cette étape, le 29, après avoir rejoint l'avenue Georges-Henri, a un **point d'arrêt voisin du terminus du 20 (voyez le n° 6/1989 de la revue "Brabant Tourisme").**

Le square Levie, à placer au rayon des étoiles (photo : C. Anstiau).

Un aspect de Woluwe ... pas le temps d'en dire plus (photo : C. Ansjau).

21. Verheyleweghen/Hymans: V comme vélos

En quittant le point d'arrêt par la chaussée de Roodebeek, nous longeons l'emplacement de l'ancienne ferme qui appartenait à la famille Verheyleweghen et qui, abandonnée, avait été colonisée sous le nom de "ferme V" par des jeunes un peu trop remuants, ce qui amena la démolition des bâtiments pour raison de sécurité. Au-delà, les voies font allusion, par leurs noms, à un "dries" (terrain non labouré proche d'une ferme). **Le bus dessine ensuite une boucle qui le rapproche du "Woluwe Shopping Center" en passant par la rue Vervloesem où, dans une rue adjacente, un long itinéraire cyclable permet aux pédaleurs de braver le sens interdit.**

22. Hymans/Roodebeek : une station aux vides artistiques

Dans l'avenue Hymans, le 29 se prépare à tourner à gauche : pour la correspondance avec le métro, c'est de l'autre côté de l'avenue que la station du bus est située



pour une meilleure sécurité de la manoeuvre. La **station de métro Roodebeek**, sous l'avenue, a des normes classiques mais les vides y ont été ménagés de manière à lui conférer un aspect monumental. Elle emprunte son nom à la chaussée qui conduisait vers le hameau évoquant l'eau rouge (ferrugineuse) au milieu d'un domaine de l'abbaye de Forest.

23. Roodebeek/Parc Schuman : pour Brel, une avenue sans maison

Tout de suite, nous pouvons jeter un coup d'oeil sur les "Chan-

tiers du Temps Libre" de Woluwe-Saint-Lambert et ses pavillons où sont proposées diverses activités de loisirs créatifs. **Au-delà**, les bâtiments de l'**Athénée de la commune** (plus de 1000 élèves). Les deux institutions sont liées : les "Chantiers" ont pris possession des pavillons que l'athénée occupait depuis 1959 et qu'il a quittés depuis 1981. **Pour quelque 13 millions, le Fonds des Routes de Bruxelles-Capitale** a percé la large avenue que nous empruntons et qui, à l'unanimité du Conseil communal, a été **dédiée à Jacques Brel dont le 29 longe, dans l'autre sens (étape 14), la maison natale.**

24. Parc Schuman/Peupliers: du neuf avec du vieux

Nous continuons à suivre la rue Théodore Decuyper (obscur échevin) dans un **quartier en urbanisation galopante depuis 1980** et curieusement voué aux noms de vents typiquement français. En réalité, **notre artère suit approximativement une route très ancienne, le "dieweg" qui permettait no-**

Pire ami du chantier tout en amont de Woluwe (photo : M. Schouppe).

tamment aux pèlerins de Woluwe de se rendre à Diegem où, de nos jours, saint Corneille a été remplacé par sainte Catherine.

25. Peupliers/Marcel-Thiry : toujours le vent

L'arrêt porte le nom de l'avenue située au bas de la descente et qui rappelle le souvenir d'un écrivain wallon qui vécut une grande aventure dont il a nourri son oeuvre. A droite de cette artère, un ensemble de constructions modernes en tons unis, reliées entre elles par une voie souterraine originale bordée de boxes pour voitures et qui s'appelle officiellement l'avenue des Eoliennes, reliée à l'avenue du Mistral par un escalier alors que sur la **colline d'en face (UCL), on aperçoit un vieux**

moulin hainuyer : toujours le vent !

26. Marcel-Thiry/Hof-ten-Berg : anno 1750

Au sommet de la rue, cachée derrière la dernière maison, la **Hof ten Berg, ferme de la Montagne**. Elle date de **l'année 1750** comme le précisent, côté cour, les ancres d'une des façades de cette solide bâtisse qui ne manque pas de caractère. Mais le Hof-ten-Berg jadis très vaste est plus vénérable : on en parlait déjà en 1117.

27. Hof-ten-Berg/Wolvens : un terminus paisible

Le 29 entame ici une boucle dont le sens a été inversé en 1989. Son **terminus** se trouve dans une modeste artère de droite, l'a-



venue Wolvens, un peu à l'image de ce fin coloriste (1897-1977). C'est une sorte de **no man's land tracée très près de la frontière linguistique mais son calme n'est qu'apparent** : nous sommes à 250 mètres de l'autoroute E 40 dans son tronçon le plus fréquenté, entre Louvain et Bruxelles. De plus, l'avenue Hof-ten-Berg que nous venons de quitter a pour vocation de conduire vers la zone industrielle de Woluwe-Saint-Lambert. On trouve tout de suite **à gauche** une autre artère qui a été dénommée avenue des Briqueteries. Ce n'est pas sans raison que cette activité est rappelée à cet endroit car les entreprises de ce type étaient nombreuses dans les environs en raison de la nature du sol : on pouvait en dénombrier une bonne vingtaine aux alentours, la dernière ayant fermé ses portes en 1968. Certains avaient pensé rendre hommage à des hommes, les briquetiers, plutôt qu'à ... des usines mais les premiers riverains s'y étaient opposés, de peur que l'idée de ces ouvriers risque de dévaloriser leur habitat bourgeois...

Hof ten Berg, côté cour, vestige du passé (photo : M. Schouppe).

Un peintre brabançon : Félix De Boeck

Un musée lui est consacré à Drogenbos

par Josée GEORIS



Il est de ces peintres dont la grande modestie cache un immense talent. Félix De Boeck est un de ceux-là. Homme serein, équilibré, philosophe - la vie ne l'a pourtant pas épargné - il a les pieds bien sur terre, malgré ses dons d'artiste. Parfois, l'un n'empêche pas l'autre !

Félix De Boeck est né le 12 janvier 1898 à Drogenbos (banlieue sud de Bruxelles). Après des humanités gréco-latines (à cette époque, l'on n'avait pas cet éventail de possibilités de choix que les jeunes ont actuellement) au collège Saint-Pierre d'Uccle, il poursuit ses études à l'Université Libre de Bruxelles, en Histoire de l'Art. C'était sa voie : c'était ce qu'il voulait. Depuis 1915, à 17 ans, il est peintre !

Issu d'une famille d'agriculteurs, ses grands-parents étaient les fondateurs de la petite exploitation agricole reprise ensuite par ses parents. C'est eux qui y ont ajouté la culture maraîchère. Lorsqu'il se marie, c'est donc tout naturellement que Félix s'installe lui-même comme paysan - paysan flamand et fier de l'être. Pendant de longues années, son épouse et lui, exploiteront leur petite ferme, leur petit lopin de terre.

La maison-atelier-ferme de Félix De Boeck
(photo : J. Georis).

La personnalité de Félix De Boeck

Profondément catholique, ce mystique tient aux êtres, au sol, aux événements. Certaines de ses oeuvres en témoignent. Ce qui frappe chez cet artiste, c'est un exceptionnel pouvoir de rayonnement, de communication, d'échange : une aura autour de son oeuvre et de sa personne.

Dès 1909, il avait à peine onze ans, Félix a croqué avec élégance, un personnage à favoris. Ce premier essai lui a valu d'être sélectionné et de faire partie de ces jeunes, les mieux doués, que l'aquafortiste Pol Craps rassemblait le dimanche pour une meilleure pratique du dessin.

Drogenbos attirait, à cette époque, les artistes au "Vieil Ange" et au "Cher Ami". Louis Thévenet, voisin des De Boeck franchissait souvent leur seuil accueillant. Il ne comprenait pas comment, dessinateur surprenant, Félix ne peignait pas. De connivence avec maman De Boeck, il lui offrit un jour, sa première boîte de couleurs.

En 1915, quelque temps



après sa sortie de rhétorique, il exécute un autoportrait en se regardant dans une glace qui lui renvoie un jeune à la moustache généreuse ! Sa carrure et sa grande taille sont celles d'un adulte. Une chevelure abondante lui impose la corvée du coiffeur ! Il n'a pas le temps de ce luxe, car les difficultés alimentaires de la Première Guerre mondiale conduisent les Bruxellois chez les maraîchers. Il y a beaucoup de travail à la ferme, le frère aîné suivant des cours de perfectionnement, Félix tâte des outils agri-

coles et donne un coup de main à la cueillette.

C'est en 1916, qu'il participe à l'atelier libre - très actif - et aux expositions du groupe "Doe Stilvoort". C'est là qu'il y rencontre Jozef Peeters, Albert Daenens, Prosper De Troyer. 1918 ! Armistice ! Avec René Magritte, Pierre Flouquet, Karel Maes il n'y a plus de frontières ! Déjà la jeune Europe ?

Félix suit les cours d'Histoire de l'Art du professeur Auguste Vermeylen à l'ULB et fréquente le Centre d'Art d'Aimé Declercq et de Pierre Bourgeois où il côtoie Van Doesburg, le fondateur du "Stijl" qui enseigne les principes de la révolution plastique.. Premier résultat : Exposition Internationale d'Art Moderne à Genève en 1920 où il expose. Cette consécration n'éloigne Félix ni de ses obligations familiales ni de ses tâches professionnelles. Les arts nouveaux lui donnent l'occasion de s'exalter. Toutefois, son honneur d'homme simple et droit l'obligeait à ne pas tricher avec les vérités quotidiennes du coeur.

Les jeux de lumière ajoutent encore à la beauté de ce coin brabançon. L'église construite au 13e et 14e s., transformée au 16e a été restaurée en 1891. La dernière restauration date de 1960 (ph. : J. Georis).



Le Christ en croix, adossé à l'arrière de l'église de Drogenbos, porte une longue robe blanche. Dans l'église, on peut voir une oeuvre de Félix intitulée "VIA VITA-VERITAS" (1938) (photo : J. Georis).

Cela peut sembler paradoxal qu'un homme des champs, ayant une vie bien tracée, sans histoire, ait été un peintre ayant pris position, très tôt, pour la peinture avant-gardiste. Il n'a jamais réfréné le besoin de changement, de renouveau propre à l'époque des années 20. Félix a fait partie de cette jeunesse artistique qui a participé au soulèvement de révolte, soulèvement qui a jeté la jeunesse dans l'inconnu après la Première Guerre mondiale.

Un homme que le sort n'a pas épargné

Le peintre, amoureux d'une jeune femme, affirme sa force, sa vitalité dans l'art. C'est pourtant à ce moment que la guigne ne va pas le lâcher. Au moment des fiançailles de Marie et de Félix, ses parents sont très malades. Il faut beaucoup s'occuper d'eux, les veiller. La date du mariage est avancée. 1924 fut une année sombre pour Félix. Sa mère meurt, suivie 15 jours plus tard par le père. Deux décès d'êtres chers à Félix.



Peu après la naissance de leur premier enfant, Marie tombe gravement malade : leur bébé décède. Le second enfant survit mais demande, depuis sa naissance, une attention particulière et du temps. Trois autres enfants, dans les années suivantes succomberont après quelques mois d'existence.

Telle est tracée, en grandes lignes, la vie difficile - tragique même - qu'a vécu cet homme amoureux de la terre (du sol), de sa vie de paysan et de son art. Cet acharnement du destin explique, peut-être, la présence dans son oeuvre de croix tombales et de

petits angelots auréolés de paix, de beauté et de tendresse : l'homme souffre, a un immense chagrin. La fatalité a frappé : le chrétien et l'artiste ont ceci de commun, qu'ils s'accrochent à ce que le premier appelle une épreuve, le second un accident !

L'homme paysan et peintre

Félix, agriculteur de profession, voit son lopin de terre, l'observe. Il y découvre des choses étonnantes à étudier, au gré des heures et des saisons. Il s'intéresse à tout ! Les états d'âme de l'homme - tempête et sérénité qui alternent, illumination soudaine suivie d'un calme méditatif et reposant - font que les oeuvres se transforment. Félix a cette humilité, cette simplicité et surtout cette magnanimité de passer d'un style à l'autre si l'honnêteté l'exige. C'est ainsi que ses productions se contredisent, non seulement au cours des

La façade de la Maison Communale de Drogenbos est ornée d'un splendide blason surmontant l'imposante entrée. Celle-ci ainsi que les fenêtres sont mises en évidence par une très belle pierre. Ce bâtiment est un ancien château du XVIe siècle. (photo : J. Georis)

Page de droite : Félix De Boeck examinant quelques-unes de ses toiles avant qu'elles ne soient exposées. (photo : Rudy De Moor)



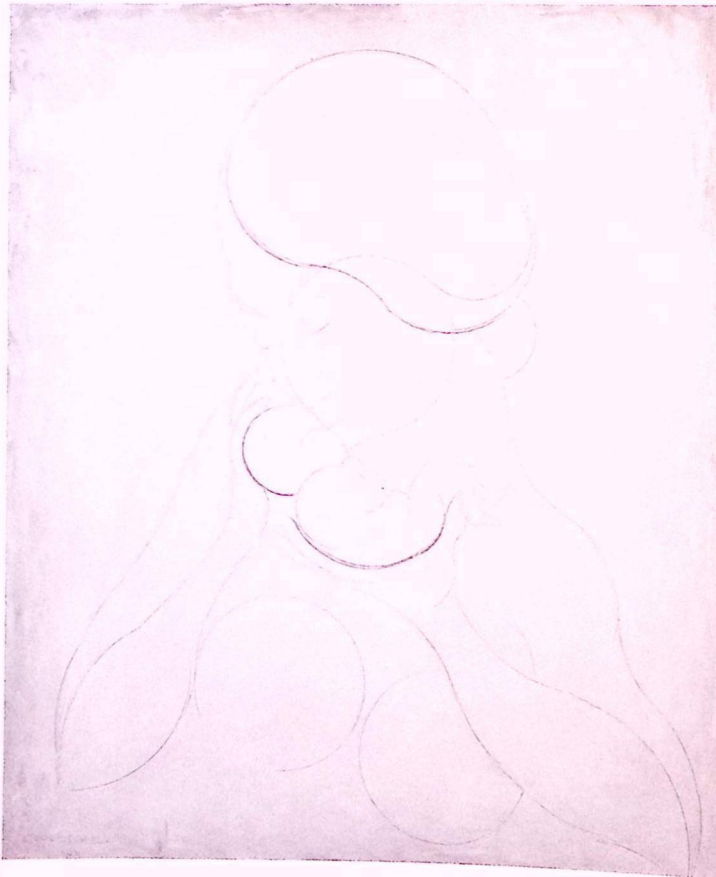
années mais aussi à l'intérieur d'un même cycle.

Le peintre a exécuté de nombreux autoportraits : certains esprits chagrins le lui ont reprochés.

Une ligne conductrice domine l'oeuvre à travers tous les contrastes; le dessin et la mise en page sont constants. Seule, la couleur agit comme facteur psychologique, comme déterminante sensible. On ne peut qualifier d'intellectuelle, de littéraire une peinture qui renie ruses, détours et maléficés au seul profit de l'efficacité et de la vérité des tonalités.

L'expressionnisme en Belgique : années 1900-1930

L'expressionnisme a occupé une place prépondérante dans l'art



"Marieke". Portrait de sa femme par Félix De Boeck.
(photo : Vrienden van Félix De Boeck)

moderne belge. Les récents développements de l'art contemporain ont remis cette tendance à l'ordre du jour. Des hommes tels que Georges Minne, James Ensor et Eugène Laermans annonçaient déjà cette forme de peinture vers 1900. Pendant la Première Guerre mondiale et peu après, la jeune génération entre en contact avec l'avant-garde européenne. Cet épisode captivant, pendant lequel des artistes comme Constant Permeke, Gust De Smet et Frits Van Den Berghe subissent d'abord l'influence de l'expressionnisme allemand et du cubisme pour évoluer ensuite, dans les années 20, vers un certain classicisme d'inspiration



française, est intéressant à étudier à travers les oeuvres de Félix De Boeck.

L'on réalise, à présent, l'influence des expressionnistes belges sur l'art et combien ils contribuèrent, entre 1910 et 1930, à l'aventure de l'art moderne européen. Cette époque a vu également fleurir l'expressionnisme allemand, le cubisme, la nouvelle objectivité et le surréalisme. Des expositions d'art contemporain sont organisées dans les années 20 dans des galeries bruxelloises telles Selection et le Centaure.

Dans tous les milieux culturels européens, on assiste vers 1900 à la montée d'une tendance qui connaîtra son point culminant dans l'expressionnisme allemand vers 1906. L'expressionnisme ne résulte cependant pas uniquement de "l'intuition allemande", il s'agit d'un phénomène nord-européen, auquel de nombreux artistes belges ont contribué. Citons les noms de : James Ensor, Eugène Laermans, Constantin Meunier, Georges Minne, Albert Servaes, Jacob Smits, Léon Spilliaert, Gustave Van de Woestijne. L'ex-

C'est par des cercles que l'artiste a voulu magnifier la maternité, la tendresse. Les événements saillants de la vie humaine ont été exprimés dans ses oeuvres avec beaucoup de délicatesse.
(photo : Vrienden van Félix De Boeck)

pressionnisme allemand est représenté par : Ernst Barlach, Käthe Köllwitz, Wilhelm Lehbruck, Paula Modersohn-Becker, Edvard Munch, Emil Nolde.

Pendant la Première Guerre mondiale, Frits Van Den Berghe et Gust De Smet séjournent aux Pays-Bas parmi une colonie d'émigrés flamands. Ils sont accueillis par les milieux artistiques d'Amsterdam et découvrent, par l'intermédiaire de leurs collègues néerlandais les derniers courants européens : le fauvisme, le futurisme, l'expressionnisme allemand et le cubisme. Ils assimilent ces nouvelles impulsions et développent vers 1918-1920 un expressionnisme mêlé d'éléments

cubistes. C'est aux Pays-Bas, que ces deux artistes créent des gravures sur bois. Isolé en Angleterre, Constant Permeke maintient le contact avec ses amis qui sont aux Pays-Bas. Il connaît une évolution semblable et crée plusieurs toiles d'un expressionnisme vigoureux.

Pendant les années de guerre, l'influence de l'avant-garde européenne se fait sentir dans les oeuvres des artistes qui n'avaient pas quitté le pays. C'est le cas de Félix De Boeck.

Des artistes ont marqué cette époque : Marc Chagall, Lyonel Feininger, Léo Gestel, Albert Gleizes, Wassily Kandinsky, Henri Le Fauconnier, André Lhote.



August Macke, Pablo Picasso, Karl Schmidt-Rottluff, Jan Sluyters. Ainsi que Jozef Cantré, Gust De Smet, Prosper de Troyer, Oscar et Floris Jespers, Paul Joostens, Constant Permeke, Frits Van Den Berghe et Rik Wouters.

Il est certain que des contemporains d'autres pays exercèrent une influence sur nos artistes dont certaines toiles présentent des parallèles frappants avec les peintres étrangers.

Quand et où admirer ces oeuvres

L'association "Vrienden van Félix De Boeck" gère le musée "Félix De Boeck" situé dans le très beau grenier mansardé de la Maison Communale de Drogenbos, 222 Grand-Route. Ce musée est ouvert au public les samedis et dimanches après-midi de 14 à 17 heures.

L'association a pour mission de prendre et d'appuyer toute initiative visant à accroître le rayonnement de l'oeuvre de Félix De Boeck.

Tous les ans, les membres reçoivent, en guise de carte de membre, une reproduction d'un tableau du peintre et ils sont invités à assister à l'assemblée annuelle, laquelle donne lieu à une manifestation culturelle.

Actuellement, les architectes de la commune élaborent des plans du musée Félix De Boeck, lequel se situera dans un parc attenant à la maison actuelle du peintre.

Un paysan-peintre, de renommée internationale, âgé de 92 ans, toujours vivant, cela mérite vraiment une visite de ses oeuvres.

Bibliographie

P. BOURGEOIS, Félix De Boeck. Monographies de l'Art belge, Bruxelles, 1963.

L'artiste Félix De Boeck.
(photo : Vrienden van Félix De Boeck).

Les haras de Belgique :

les haras d'Anderlecht et de Gembloux

par H.P. HENRI-JASPAR,
Conservateur du Musée du Cheval belge

LE HARAS D'ANDERLECHT

Lorsque le haras ducal de Mariemont dut être transféré dans d'autres lieux à cause de la maladie ophtalmique congénitale des poulains, il fut décidé d'envoyer les juments dans les vastes prairies d'Anderlecht, ce qui les rapprochait de la Cour de Bruxelles. Cet événement a dû probablement avoir lieu vers 1610 !

A l'époque, on trouvait dans ce village de l'eau en abondance: le ruisseau "Pippezype" arrosant la vaste propriété avec prairies, jardins et étangs que le duc d'Aumale par le lieutenant-général Arta-

gnan (mais oui lui-même !) et le brigadier comte de Buy, essayèrent de passer les inondations de la Senne, mais durent retraiter devant les fortifications de Bruxelles. Ce fut ensuite le funeste bombardement depuis les hauteurs de Scheut, avec la flèche de l'Hôtel de Ville pour cible. Il est piquant de se rappeler qu'il y a peu, la société Veewyde espérait faire paître ses chevaux pensionnaires dans les dernières prairies d'Anderlecht, promises cependant à un avenir plus industriel ! C'est là aussi qu'il y a une dizaine d'années, depuis 1965, un petit cirque belge prenait ses quartiers d'hiver. On pouvait donc encore y voir chevaux et poneys se refaire une santé !

Pendant des siècles, et donc peut-être depuis le bref établissement du haras, les paysans des environs apportaient leurs offrandes et invoquaient saint Guidon, protecteur des chevaux. Lors de la grande foire de la Pentecôte qui se tenait le mardi, place de la Vaillance, les cochers de fiacre et les rouliers de tout Bruxelles se rendaient en cavalcade pour demander la bénédiction du saint.

Pendant des siècles, et donc peut-être depuis le bref établissement du haras, les paysans des environs apportaient leurs offrandes et invoquaient saint Guidon, protecteur des chevaux. Lors de la grande foire de la Pentecôte qui se tenait le mardi, place de la Vaillance, les cochers de fiacre et les rouliers de tout Bruxelles se rendaient en cavalcade pour demander la bénédiction du saint.

Porche d'entrée du haras. Cour d'honneur. Etat actuel. A remarquer les deux bas-reliefs : têtes d'étalon se faisant face (collection fonds HP Henri-Jaspar).



Cour d'honneur du haras. Bâtiment administratif du haras. Etat actuel. Il est resté dans son état architectural d'époque (collection fonds HP Henri-Jaspar).

Les drapelets de ce pèlerinage existent toujours. Anderlecht, c'est donc aussi pour les amis du cheval le culte à saint Guidon, patron des charretiers et des rouliers, sa procession et son marché spécialisé devenu annuel. Que vivent les traditions ...

LE HARAS DE GEMBOUX

Dans cette brève histoire des haras belges, il faut présenter Gembloux parce qu'à une époque où le cheval était encore si

important comme source d'énergie tant pour la vie citadine que pour l'armée ou la vie campagne, cette petite ville du Namurois dirigeait officiellement l'élevage dans toutes les provinces belges et donc du Brabant. A la suite de la loi du 23 mars 1853, comme nous l'avons déjà vu précédemment, le château de Tervueren, son parc et ses dépendances furent donnés en jouissance à S.A.R. le duc de Brabant. Le haras dut ainsi être déplacé. Il quitta les célèbres écuries en fer à

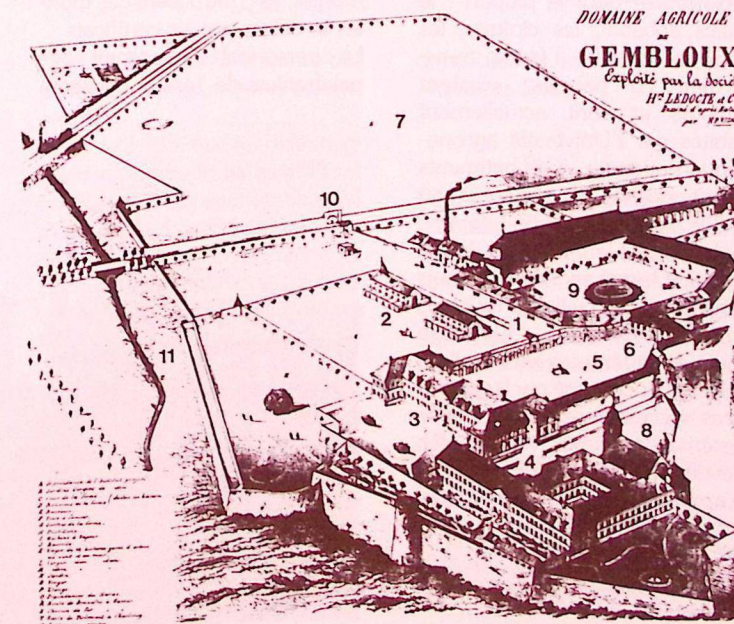
cheval du duc de Lorraine et le gouvernement décida de le transférer dans l'ancienne abbaye de Gembloux-sur-Orneau qui venait d'être prise en location (2). Comme en France où maints châteaux et abbayes furent transformés en écuries, granges ou haras, ce fut ici encore le cas !

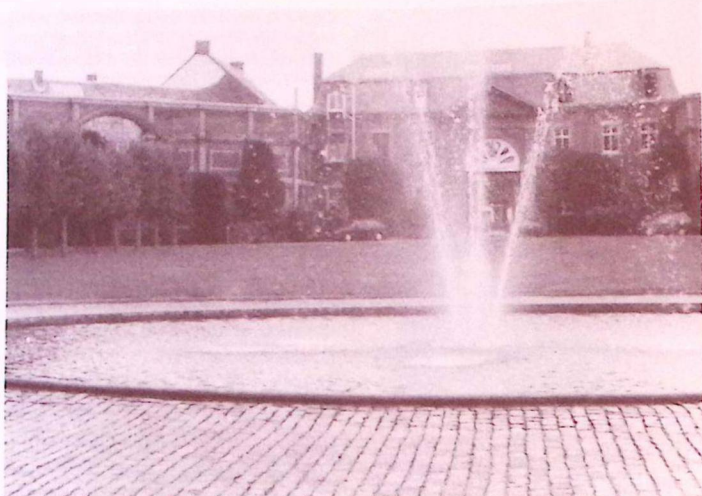
Fondée au Xe siècle par saint Guibert sur les bords de la charmante petite rivière "Orneau", l'abbaye se fit toujours remarquer par son sérieux dans l'étude. Et ce malgré les guerres, les incendies et les pillages qui plus d'une fois ruinèrent de fond en comble cette remarquable communauté par ailleurs sur la route du flux et du reflux des invasions.

Les abbés qui se succédèrent à sa tête, tinrent toujours un grand rôle dans nos contrées. En 1012, le savant abbé Olbert inspira les belles lettres par des manuscrits et des incunables, l'abbé Sigebert

Haras de Gembloux en 1860 d'après la carte-plan perspective cavalière de H. P. Vidal :

- 1 Etables et la ferme qui servent aux étalons aux débuts du haras
- 2 Ecuries construites pour le haras
- 3 Palais abbatial où fut installée l'administration
- 4 Maison réservée au directeur du haras et à sa famille. Maison des Abbés
- 5 Cour d'honneur ou cour principale
- 6 Porche d'honneur avec les bas-reliefs
- 7 Prairies pour les chevaux
- 8 Cour ombragée par des noyers abattus par les Allemands pour faire des crosses pour les armes en 1940. Cette cour était réservée au personnel, les chevaux n'y pénétraient pas. A la fondation de l'école d'Agriculture, elle devient le centre de la nouvelle institution (loi du 10 juillet 1860)
- 9 Cour de l'ancienne ferme réservée au haras. Existe toujours sous forme de propriété privée
- 10 Porche menant aux prairies et herbages des chevaux
- 11 La rivière l'Orneau propre à l'époque !...





Porche d'entrée du haras vu depuis la cour d'honneur. Etat actuel. A gauche, porche monumental vers l'ancienne ferme où furent les étalons à leur départ forcé de Tervueren (collection fonds HP Henri-Jaspar).

(décédé en 1112) était un chroniqueur célèbre pendant presque un siècle d'histoire, l'abbé Guibert Martens (décédé en 1211) eut un courrier européen célèbre et l'abbé Antoine Pappin (décédé en 1541) fut un dessinateur réellement remarquable. Tout ce centre culturel et intellectuel fut supprimé en 1796 et vendu en 1797 (3). Ainsi disparut l'ordre de saint Benoît. Heureusement les bâtiments subsistèrent pour la plupart : le palais abbatial, les cloîtres, les anciens dortoirs, l'église transformée en paroisse existent toujours et sont actuellement habités par l'Université agronomique nationale. Ces bâtiments furent relevés et restaurés au XVIII^e siècle par l'abbé Legrain. Le haras de Gembloux fut définitivement fermé en 1864. Depuis cette année, il n'y a plus de haras d'Etat en Belgique. L'élevage équin de différentes races même belges et encouragé par les ministères successifs se faisant par le système de primes vis-à-vis des éleveurs de haras particuliers. D'après Emile Toebosch (4), lors

Ancien logement du directeur, Monsieur Deby. Cour des Noyers. Etat actuel (collection fonds HP Henri-Jaspar).

du transfert de Tervueren à Gembloux, l'organisation du haras et de son personnel resta identique. La direction était confiée à un inspecteur général du ministère de l'Agriculture à Bruxelles. Le haras proprement dit était géré par un directeur, des chefs de stations veillaient au fonctionnement habituel et suivaient les étalons dans leurs déplacements lors des saisons de monte. Ils contrôlaient ces montes et délivraient les certificats. Le personnel comprenait des palefreniers de 1^{ère} et de 2^{ème}

classe et des élèves-palefreniers qui comptaient recevoir une paye de 1,5 F. par jour ! La tenue vestimentaire était bien entendu prévue dans ce même document : "Au travail, veste et pantalon de coutil brun avec sabots; aux sorties ou lors des moments officiels, la tenue était bleu foncé, veste courte avec rangée de neuf boutons de laiton portant une tête de cheval au milieu et, en cercle autour, la légende HARAS DE L'ETAT. Cette dernière tenue était complétée d'un gilet en poil de chèvre brun. Pour les officiers -il faut comprendre ici le personnel de direction-, la redingote de même ton était de rigueur. La coiffure pour tous était du modèle "belge", c'est-à-dire de celui porté par notre gendarmerie il y a peu.

Ce règlement retrouvé dans la bibliothèque du musée du Cheval belge à Spa est tout aussi précis quant aux rations quotidiennes des chevaux :

Par jour il sera donné au mini-



Cheval flamand de Verwee (document prêté par l'auteur).

mum :

Avoine : 3,5 à 4,5 kg; Foin : 3 à 4 kg; Paille : 6 à 8 kg (y compris celle répandue en litière); Farine et son : 0,5 kg.

L'inspecteur général du haras en 1848 était le comte d'Yve, choisi pour ses compétences hippiques et ses connaissances du cheval de trait lourd et léger. Il fut également président de la "Société Belge d'Encouragement pour l'Élevage du Cheval croisé" prémisses de nos actuelles "Société du demi-sang belge" et du "Belgisch Warmbloedpaard". Une autre société d'Encouragement a été créée à cette époque, c'est le "Stud-book pour la race ardennaise" ou encore de trait léger. Le président fondateur en était le comte de Grunne. C'était en 1883, sous l'impulsion de Monsieur Collin. L'année suivante se fonde à Bruxelles la Société Nationale du Cheval de trait belge. Toutes ces sociétés couvrant le pays et les trois races belges reconnues alors (le Flandre, le Brabançon et l'Ardennais) servaient aussi à répartir les primes à l'encouragement à l'élevage accordées par le ministère de l'Agriculture à la suite de la suppression du Haras National.

Depuis l'année 1864, le besoin d'encouragement à l'élevage s'était donc très fort fait sentir, l'armée trouvant de moins en moins de bons chevaux en Brabant pour tracter l'artillerie lourde, et en Ardennes pour le trait léger. Les civils se voyaient aussi obliger de commander à l'étranger. N'oublions pas qu'à cette époque l'énergie-pétrole n'était qu'à son balbutiement !

Je tiens ici à remercier le professeur émérite Martens et tous les membres de la bibliothèque de



l'Institut agronomique qui m'ont permis de lire les archives encore inédites.

C'est en 1865, que fut définitivement supprimé le haras et l'Etat put reprendre le quartier abbatial et ses dépendances pour un loyer de 3 000 F l'an. Le domaine fut porté à ces moments à 63 hectares et les écuries furent démolies. On découvrit toute la ferme depuis la cour des paddocks. Dans la copie-lettre de 1864-65, on retrouve une vive polémique écrite entre le nouveau directeur de l'enseignement et l'ancien directeur des haras au sujet de l'état et de la reprise des plantations d'ornement. Depuis les débuts du haras à Gembloux et la fin de celui de Tervueren, ce fut

donc bien la même personne : Monsieur Deby

Pour terminer, rappelons que dès la fondation, les abbés de Gembloux étaient les premiers nobiliaires du Brabant. La plupart des grandes familles brabançonnes ont laissé leurs armoiries sur les nouveaux vitraux du cloître rénové en 1956.

Notes

- (1) A. WAUTERS, Les environs de Bruxelles, Ed. 1855, tome 1 p. 56.
- (2) A. WAUTERS, Les environs de Bruxelles, Livre 9, chap. 3 "De Bruxelles à Tervueren".
- (3) Ed. MICHEL, "Abbayes de Belgique", 1923, chap. Gembloux.
- (4) Collectif "Les Fastes hippiques", 1962, Editions EREL Oostende.

EXPOSITIONS

INCA - PERU

Le Pérou et les Incas fascinent depuis toujours.

Avec cette exposition fabuleuse, les Musées royaux d'Art et d'Histoire et l'Administration d'art de la Communauté Flamande complètent la présentation d'un panorama des cultures précolombiennes qu'ils ont entamé avec "Museo de Oro" de Bogota, et "Les Aztèques", en 1987.

En réunissant près de 450 pièces, provenant de plus de quarante musées péruviens, nord-américains et européens, les Musées poursuivent comme but la réalisation d'une exposition exhaustive qui montre les diverses civilisations péruviennes dans leurs différentes réalisations artistiques. L'exposition couvre trois millénaires d'histoire.

Dès 1400 a.C., en effet, le Pérou voit naître une prestigieuse civilisation qui étendra son influence à travers tout le pays : Chavin. La maîtrise artistique de cette culture nous montre qu'elle est l'aboutissement d'une longue période d'expérimentations menées par les populations antérieures, depuis leur arrivée au Pérou, vers 20.000 a.C.

Après le déclin de cette culture, le territoire péruvien éclate en une série de royaumes qui occuperont des territoires respectifs de 200 a.C. à 600/800 p.C.

Ces civilisations vont se caractériser chacune dans une ou deux

Bijou en argent, Chimu, (1100-1460). Les Chimus étaient incontestablement les joailliers les plus réputés du Pérou précolombien. Après l'invasion par les Incas, les orfèvres furent déportés à Cuzco pour travailler pour les Incas.

(photo : Imschoot/Antrop)

formes artistiques majeures : les Paracas dans les tissus aux couleurs chatoyantes, les Mochicas dans les vasesportraits et autres représentations en ronde-bosse de scènes de la vie quotidienne, érotiques et religieuses, et l'orfèvrerie. Les Nasca préfèrent la polychromie. Vers 600/700 p.C., les Huari imposent le culte du Dieu-aux-Bâtons et modifient notamment les modèles d'urbanisme.

Après cette nouvelle tentative d'hégémonie, se constitue une nouvelle fois des royaumes indépendants. Sur la côte nord, les Chimus construisent Chan Chan, la plus grande réalisation architec-

ture en terre crue du monde. Sur la côte centrale, moins bien connue archéologiquement et constamment soumise aux déprédations des pilliers de tombes, ce sont les textiles et surtout la céramique figurative blanc et noir qui feront la renommée de la culture Chancay.

Dans les environs de Lima, Pachacamac est un centre cérémoniel et religieux qui attire vers lui les pèlerins venus de toutes les cités. Dans la vallée de Cuzco vivait une population qui, au milieu du XVe siècle, sous l'Inca Pachacutec, parviendra à conquérir un territoire qui deviendra le Tahuantinsuyu (les Quatre Quartiers) avec



Vient de paraître



Cuzco (Le Nombri) comme capitale.

Dans le domaine des arts, si les Incas ne se révèlent pas des innovateurs, ils s'imposent en réussissant à gouverner un territoire de plus de 900.000 km², incluant le Pérou, la Bolivie, le Chili, l'Equateur et le Nord-Ouest de l'Argentine. En 1532, alors que le Pérou connaît une guerre civile, les Espagnols débarquent sur la côte. C'est le début de la fin de l'empire.

L'exposition illustre toutes les formes artistiques pratiquées par ces différentes civilisations. Tout en respectant un ordre chronologique dans sa présentation, certaines sections interrompent cette continuité en offrant au public la vision d'ensembles se rapportant à des productions artistiques, telles que les merveilleux textiles, l'art de la plume, la sculpture sur bois et, naturellement, la métallurgie et ses objets en or, dont les Péruviens furent les inventeurs sur le continent.

Pour pareille manifestation, il fallait un catalogue qui réunisse les meilleurs auteurs en ce domaine. Une trentaine de spécialistes ont été choisis pour rédiger en fait deux volumes qui contiennent d'une part des textes consacrés à trois aspects majeurs de l'histoire du Pérou, à savoir les découvertes archéologiques récentes, l'art précolombien péruvien et ses techniques et l'empire inca et la conquête espagnole, et, d'autre part, la liste des objets exposés.

On peut dire que ce remarquable ouvrage fait le point sur toutes les connaissances actuelles sur les Incas. Toutes les oeuvres exposées sont illustrées en couleur, y compris les 54 pièces appartenant

aux Musées Royaux, dans les 813 pages des deux volumes du catalogue vendu 1.250 F.

L'exposition est ouverte **jusqu'au 30 décembre**, tous les jours sauf le lundi, de 10 à 17h (le mercredi jusqu'à 22h).

Prix d'entrée : adultes : 200 F; groupes, carte J, seniors, étudiants : 150 F; groupes scolaires: 80 F.

Visites guidées : tél. : 02/732.02.20 - 734.07.13.

Vente spéciale de tickets dans les agences du Crédit Général et de la Kredietbank.

Tarifs spéciaux SNCB - Métro.

* *
*

L'Annuaire Professionnel des vins et des Spiritueux - Benelux

Louis Havaux, l'éditeur nivellois bien connu, vient de sortir un outil indispensable, qui s'adresse à la fois aux négociants, importateurs, courtiers et distributeurs, aux restaurateurs, sommeliers et acheteurs ainsi qu'aux producteurs, viticulteurs et associations professionnelles. Attendu depuis de nombreuses années, cet annuaire a été conçu et réalisé d'une manière rigoureuse par des journalistes spécialisés. Il permet aux utilisateurs de retrouver rapidement toutes les informations relatives au marché du Vin et des Spiritueux.

Plus de 600 sociétés et leurs produits sont répertoriés dans cette première édition bilingue (NL-F). Cet annuaire comprend 3 classements :

Un classement alphabétique qui



répertorie les sociétés par ordre alphabétique avec adresse et téléphone. Un chapitre spécial pour les Pays-Bas et le Grand-Duché de Luxembourg complète ce répertoire.

Un classement des firmes par code postal où chaque société, est présentée par une fiche d'identité qui permet de découvrir l'entreprise, ses dirigeants, ses marchés ainsi que les produits commercialisés.

Un classement par produits et marques qui permet de retrouver l'importateur ou le négociant de tous les vins et spiritueux commercialisés. Ceux-ci sont classés par pays, par région ou par appellation.

Comprenant 352 pages sous couverture plastifiée, l'ouvrage vendu 1.200 F, peut être obtenu chez VINOPRES, rue A. Levêque 37C, B.P. 129 à 1400 Nivelles - tél : 067/21.51.55.

* *
*

Vient de paraître



Les Cent Jours de Waterloo

Le Syndicat d'Initiative de Waterloo vient de publier un superbe ouvrage, cartonné et broché, riche de 120 pages, entièrement consacré à la Reconstitution de la Bataille en juin dernier.

"Les Cent jours de Waterloo", c'est l'aboutissement de vingt mois de travail. C'est, en effet, au début de l'année 1989 que M. de Hennin, R. Dooms et Y. Vander Cruysen se réunirent, dans le cadre de la préparation de la Reconstitution historique de 1990, pour mettre sur pied à la fois un concours international de photographies, une exposition itinérante et ce livre.

Plus de 3000 photos leur parvinrent à l'issue des manifestations, envoyées de tous les coins de Belgique mais également de France, des Pays-Bas, d'Allemagne, du Danemark, d'Angleterre, des Etats-Unis, d'Italie, d'Union Soviétique, etc.

Un jury composé de professionnels et d'amateurs, réussit, non sans mal, à extraire de cette masse cent clichés : une vingtaine de photos N/B, une trentaine de diapositives et une quarantaine de photos en couleurs. Ce sont cent clichés captivants, saisissants, émouvants parfois qui forment cet ouvrage.

Tous les grands moments des festivités sont ainsi évoqués : du festival du film à la Missa Solemnis, en passant par le retour émouvant du prince Blücher, les parades à Genappe ou dans les rues du Chenois, le son et lumière, la Reconstitution de la Bataille, le cortège des troupes, le bonheur

de plus de 200 000 spectateurs, les petits à-côtés ... Ils sont commentés d'une légende, bien souvent donnée par l'auteur de la photo. Chacune d'elles est présentée en français, néerlandais et anglais.

Ce passionnant ouvrage est vendu au prix de 695 F au Syndicat d'Initiative et de Tourisme, 149 ch. de Bruxelles à 1410 Waterloo (tél. : 02/354 99 10).

* *

*

Le 2e volume de la collection "Jours de Guerre" du Crédit Communal est paru

Sous le titre "Jours de guerre", les centres RTBF de Charleroi et de Mons ont entrepris l'ambitieux projet de diffuser pendant cinq années une série d'émissions télévisées et de radio qui mettent l'accent sur le vécu en Belgique de la mobilisation, de la guerre et de l'occupation.

Le Crédit Communal, déjà associé à la production de cette série TV, a décidé de publier vingt-quatre volumes illustrés, répartis sur cinq ans, dont le but est de prolonger et de compléter les émissions.

La série répond à une attente, car l'intérêt pour la Seconde Guerre mondiale demeure vivace. Toutefois, plutôt que d'ajouter une publication sur un sujet qui réunit une bibliographie impression-

nante, le Crédit Communal a préféré jouer la carte de l'originalité. Les émissions comme les fascicules "Jours de guerre" se signalent par des images inédites et proposent des interprétations nouvelles sur la manière dont la Belgique et ses habitants ont traversé ces années d'épreuve.

Le lecteur, désireux de compléter son information sur tel ou tel aspect qui, lors de la diffusion sur antenne, aura piqué sa curiosité ou suscité son intérêt, trouvera dans la collection, une série d'articles choisis. Rédigés par des historiens spécialistes du sujet traité, ils formeront chaque fois un petit dossier complet, inspiré et complété par des extraits des interviews provenant des émissions. L'inégalité des temps forts et faibles de l'actualité au cours des cinq ans de guerre, l'impossibilité de traiter certains sujets selon un découpage strictement chronologique a amené les auteurs à traiter certains sujets comme des phénomènes étalés dans le temps, à opérer une série de retours en arrière, à concentrer l'exposé sur un fait isolé pour sa valeur d'exemple ou de démonstration.

Après le premier volume particulièrement réussi illustrant l'année 1940 riche en événements, le deuxième volume intitulé "Les dix-huit Jours" vient de sortir et retrace non pas tous les aspects militaires et l'évolution quotidienne de la situation au cours de la campagne des 18 Jours, mais offre au grand public une série de dossiers sur des points qui, à cinquante ans de distance, continuent de susciter des interrogations et des controverses passionnées. Etions-nous prêts le 10

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

mai 1940 et quelle était la valeur de notre potentiel défensif? Ce dernier n'avait-il pas été gaspillé par une politique de neutralité se gardant ostensiblement contre tout envahisseur potentiel? Quel était, à côté de nos forces terrestres, l'état et le rôle de notre défense aérienne et de notre embryon de marine?

Ce volume rappelle également que le sang avait coulé en Belgique avant même que la guerre européenne n'ait éclaté en septembre 1939. Comment l'ennemi a-t-il pu s'emparer des ponts du canal Albert et du fort d'Eben-Emael réputé inexpugnable?

La reddition de Gand est-elle due à une perte de moral, à la trahison ou à un malheureux concours de circonstances?

A côté de pages sombres, la campagne des 18 jours comportait d'indéniables pages de gloire et de sacrifice d'une armée s'efforçant de sauver l'honneur. La série "Jours de Guerre" est publiée sous la direction scientifique de Francis Balace, chargé de cours à l'Université de Liège, avec le concours du Centre de Recherches et d'Etudes Historiques de la Seconde Guerre mondiale. Elle paraîtra à raison de 4 volumes par an.

Le prix de base par volume est de 695 F (+75 F de frais de port). En souscription à la collection, le volume revient à 495 F (+75 F de port).

Tous renseignements au Service Vente du Crédit Communal, Passage 44, Boulevard Pachéco 44, 1000 Bruxelles.

Tél : 02/214.43.08 ou 02/214.41.12.

* *

*

Waterloo 1815 - L'Europe face à Napoléon

Le Crédit Communal ne pouvait laisser passer le 175e anniversaire de la Bataille de Waterloo sans y apporter sa contribution, l'histoire occupe en effet une place de choix parmi ses nombreuses activités culturelles.

L'écueil consistait toutefois à éviter la redondance et les inévitables redites avec les innombrables ouvrages déjà publiés sur le sujet. Aussi, le livre conçu par une équipe d'historiens bien connus, sous la coordination de Jacques Logie et comprenant Albert Bruylants, Philippe de Callatay, Edgard Evrard et Jacques-Henri Pirenne, a voulu faire oeuvre originale sur deux plans. Pour la matière évoquée, le livre décrit non seulement les événements militaires tels quels, mais les replace dans la perspective plus large de la politique européenne, avec les conséquences géo-politiques de la défaite impériale. D'autre part, les auteurs ont démontré à quel point les chefs en présence furent tributaires des informations qu'ils possédaient sur l'ennemi et comment la bonne ou la mauvaise qualité de ces renseignements influèrent sur leur jugement, les ordres qu'ils donnèrent et, par conséquent, sur l'issue de la bataille. Le rôle-clé joué par le chef d'état-major prussien Gneisenau est ainsi mis en évidence.

Le rôle des divers services de santé des armées en présence est également étudié.

Enfin, l'ouvrage a fait la part belle aux illustrations, souvent inédites,

des divers sites concernés.

Ce passionnant et très bel ouvrage, indispensable à tous ceux qui s'intéressent à cette période cruciale de l'histoire européenne, se présente relié en toile sous jaquette, de format 24,5 x 34 cm. Il comprend 176 pages et 113 illustrations en couleur.

En vente au prix de 1.650 F. au Crédit Communal à Bruxelles.

* *

*

In Memoriam

Notre fidèle collaboratrice, Soeur Gladys Guyot de Mishaegen nous a quitté ce 29 août 1990.

Née en 1908, Gladys Guyot entra au couvent du Sacré-Coeur de Jette en 1928. Au début de l'année 1988, elle eut la joie de célébrer le jubilé de sa profession de foi (9 janvier 1938). La foule qui vint fêter avec elle cet événement montra bien l'attachement et l'admiration de ses anciens élèves pour ce professeur dévoué et plein de droiture qui avait su communiquer sa passion pour l'histoire et la vie.

Précieuse collaboratrice de notre revue "Brabant Tourisme" depuis près de 30 ans, Soeur Guyot y écrivit de nombreux articles très documentés et souvent totalement originaux. En effet, de ces longues heures passées dans les archives et sur le terrain, Soeur Guyot nous ramena des articles pleins d'anecdotes et de savoir. En 1985, Soeur Guyot fut l'une des deux lauréates du prix spécial récompensant l'auteur du meilleur article publié dans la revue "Brabant Tourisme" entre les mois de

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

juin 1984 et juillet 1985.

Elle collabora également à d'autres revues dont le "Folklore brabançon", "Le Parchemin" et "l'Intermédiaire des Généalogistes".

La rédaction de la revue présente ses condoléances à la famille de Soeur Guyot ainsi qu'à ses fidèles amis.

* *

*

Avis à nos lecteurs

Nous sommes heureux de vous annoncer que l'abonnement 1991 à la revue "Brabant Tourisme" reste inchangé. En effet, **LE MONTANT EST MAINTENU A 450 F** (T.V.A. comprise). En plus des 4 numéros de 64 pages, la cotisation donne droit également à une réduction de 10 % sur le prix officiel de vente des livres, brochures et dépliants édités par la Fédération Touristique du Brabant pour la Communauté française.

Nous invitons instamment nos affiliés à verser, dans la mesure du possible, **avant le 31 janvier 1991**, la somme de 450 F à titre de cotisation pour 1991 au C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant, 61 rue Marché-aux-Herbes à 1000 Bruxelles. Ils éviteront ainsi le désagrément d'une interruption ou d'un retard dans la livraison de notre périodique.

Mentionnons, enfin, à l'intention des lecteurs non affiliés à notre Fédération qu'il leur est toujours possible de se procurer la revue Brabant Tourisme au prix de 150F par numéro.

A l'occasion des fêtes de fin d'année, nous vous offrons **UNE REDUCTION EXCEPTIONNELLE DE 15 %** à tout achat d'un montant égal ou supérieur à 500 F. Cette offre est valable jusqu'au 31 janvier 1991 et ne concerne que les éditions de la Fédération (non compris l'abonnement à la revue). Parmi celles-ci :

- *Le chicon, une dame blanche pas comme les autres*

Maintenant que la saison des chicons est revenue, cette brochure qui décrit 39 recettes à sa gloire peut vous être très utile. Avec la période des fêtes, vous pourrez régaler votre famille et vos amis en servant un apéritif original et délicieux basé sur ce noble légume ou en suivant une des succulentes recettes proposées dans cet ouvrage agréablement illustré. Il est vendu au prix de 120 F (+ 30 F en cas de frais de port).

- *Le patrimoine roman en Brabant wallon*

Cet ouvrage superbement illustré en couleurs constitue le vade-mecum indispensable pour une meilleure approche de l'art et de l'architecture romans tels qu'ils se sont développés dans le Brabant wallon. Cette intéressante plaquette est vendue, au prix de 170F (+ 30 F en cas de frais de port).

- *De-ci de-là à Bruxelles et en Brabant avec Amédée Lynen. Texte de Georges Renoy*

C'était la Belle Epoque affirmeront les uns; c'était le bon vieux temps paraphraseront les autres; c'était aussi celui où deux mondes coexistaient à défaut de cohabi-

ter, celui des privilégiés de Dame Fortune et celui des gagne-petit. C'était l'époque des petits métiers si pittoresques et aujourd'hui presque tous disparus, des évasions dominicales, des longues soirées au cabaret, des jeux populaires et des kermesses. En artiste sensible, Amédée Lynen nous a restitué, à l'aide de deux cents cartes dessinées en chromolithographie, tout le climat, toute l'atmosphère d'une époque aujourd'hui révolue. Notre Fédération a réédité ces cartes dans un album, ce qui a permis de les accompagner de commentaires appropriés dus à la plume talentueuse de Georges Renoy. L'ouvrage est en vente au prix de 500 F (+ 30 F en cas de frais de port).

* *

*

Inauguration d'un Monument à la Cavalerie néerlandaise

Lors des Combats du 16 juin 1815 aux Quatre-Bras, l'armée néerlandaise, sous le commandement du prince-héritier, retarda l'avance de l'armée française et permit au duc de Wellington de regrouper ses forces avant d'affronter l'Empereur à Waterloo. Cette contribution néerlandaise à la victoire finale des armées alliées fut occultée par les historiens britanniques.

Aucun monument n'existait pour rappeler ce souvenir.

Aussi, le 21 septembre dernier, fut inauguré un monument dédié aux combattants de la cavalerie néerlandaise, qui se composait de la Brigade de Cavalerie Lourde commandée par Trip van Zoudtland et les 1ère et 2ème Bri-

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

gades de Cavalerie Légère sous les ordres du baron de Ghigny et du baron Van Merlen.

La symbolique de cet obélisque représente le coin enfoncé par les troupes néerlandaises dans les troupes françaises en mouvement, celles-ci sont ralenties, leur force diminue.

Le sommet coupé signifie l'arrêt définitif à Waterloo. Enfin, la jonction de l'obélisque et de la forme du coin forment une croix (carrefour des Quatre-Bras).

* *

*

Libres - Propos : Eloge des guides

L'année du tourisme s'achève. Alors que les guides furent les irremplaçables moteurs de cette entreprise de haut niveau, rares furent les instances officielles qui reconnurent leur mission culturelle.

Si l'artiste est, à sa manière, un ambassadeur de l'art, le guide reste le messager du patrimoine d'un pays ou d'une ville puisqu'il fait découvrir à ses auditeurs les principales oeuvres de l'architecture, des musées ou de la nature. Les visiteurs ont tendance à considérer le guide comme une encyclopédie vivante. De ce fait, il doit être en mesure de répondre valablement aux questions les plus variées, touchant les multiples domaines des arts, des sciences naturelles ou de l'économie. Très souvent, le guide est interrogé sur les prix moyens des loyers, sur l'alimentation courante, sur le salaire des différentes catégories de travailleurs, sur les honoraires des médecins et des avocats, sur les

rendements des instituteurs et des professeurs.

Le guide se tient au courant de la vie artistique d'une ville, de son folklore, de son administration politique. Il connaît les meilleurs quartiers pour faire du shopping et comment occuper les soirées. Les visiteurs aiment écouter les anecdotes, les incidents de voyage vécus par leur guide au cours de ses pérégrinations, ainsi que les faits piquants et naïfs relevant de la "Petite Histoire".

L'art en général, et l'histoire en particulier, occupent une place de choix dans les itinéraires. Pour Emile Zola, "l'art est la nature vue à travers un tempérament".

Le guide consciencieux veille à l'évolution des idées en matière de tourisme. Sa formation est permanente. Aujourd'hui, l'environnement, les grands problèmes d'urbanisation, l'archéologie industrielle, l'écologie occupent une place maîtresse dans la vie de tous les jours.

En Angleterre, le tourisme étranger se passionne pour le "Pays au travail". Dans les grandes librairies anglaises, les éditeurs

mettent en vente un ouvrage spécialisé sur cette question, portant cent cinquante adresses. En sera-t-il de même en Belgique qui s'est trouvée, au siècle dernier, dans le peloton de tête des pays précocement industrialisés ?

Reconnaissons qu'une juste reconnaissance devrait sanctionner les efforts de perfectionnement des guides touristiques.

Reste certaines obligations morales du guide. Les voyageurs le juge, non seulement à ses connaissances, à son information concernant l'actualité, mais également à la façon dont il s'exprime et à son audibilité. Tout dérapage verbal, par fatigue ou lassitude, lui est défavorable. Il doit soigneusement se garder de prêter l'oreille aux ragots qui circulent parmi les membres de son groupe. Il évite tout favoritisme, rapidement ressenti par l'entourage. Enfin, la neutralité politique reste un impératif incontournable. De telle sorte qu'une bonne formation pratique de psychologie de groupe lui rendra service, comme à tous les codes. Sa tenue vestimentaire, sa cordia-



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

lité, la chaleur de l'accueil, son aimable sociabilité, son attitude patiente et souriante font partie du portrait idéal du guide. Remercions-le de ses efforts pour mieux faire connaître et aimer notre pays.

Marcel Vanhamme

* *

*

Prix Maurice Carême et Prix d'Etudes littéraires

Créé à l'occasion du dixième anniversaire de la mort du poète, le Prix Maurice Carême, d'une valeur de 50.000 F, sera remis en avril à l'Hôtel de Ville de Wavre. *Conditions de participation :*

- être de nationalité belge ou résider en Belgique
- avoir 18 ans au 31 décembre 1990

- être l'auteur d'un recueil de poèmes écrit en langue française (manuscrit ou édité soit en 1989, soit en 1990)

- les candidats peuvent être titulaires de prix littéraires

- Les recueils de poèmes, accompagnés d'une fiche biographique faisant foi du nom et de l'âge de l'auteur et d'une éventuelle fiche bibliographique, devront être envoyés en cinq exemplaires avant le 31 décembre 1990 à la Fondation Maurice Carême, B.P. n°7 - Anderlecht 1 - 1070 Bruxelles.

D'autre part, un **Prix d'Etudes littéraires Maurice Carême**, d'une valeur de 20.000 F, sera offert pour la première fois et

décerné annuellement.

Aucune condition de nationalité, d'âge, d'études n'est imposée.

L'oeuvre présentée devra comporter un minimum de cinquante pages où la reproduction des textes de Maurice Carême ne pourra représenter qu'un maximum de 20%.

Les textes seront présentés en langue française et déposés en cinq exemplaires, munis d'une fiche biographique également au plus tard le 31 décembre 1990 à la même adresse.

Les règlements du prix et du concours peut être obtenus sur simple demande auprès de la Fondation.

* *

*

Concours 1991 "Bourses Voyages Jeunesse" du T.C.B.

Le Touring Club de Belgique organise pour tous les jeunes belges de 16 à 25 ans un concours doté de 1 million de prix.

Le candidat doit élaborer un projet de voyage personnel de qualité, à objectif touristique, culturel et éventuellement social. Ce projet peut être réalisé en équipe, mais le voyage ne pourra pas réunir plus de 8 participants.

La destination est libre. On peut indifféremment décider de visiter le Pérou, le Maroc, l'Inde, l'Espagne ou, pourquoi pas, la Belgique. Toutefois le lauréat, doit effectuer le voyage tel que soumis.

Le projet précisera l'optique du

voyage, les lieux de destination, l'emploi du temps, les moyens de locomotion, l'itinéraire et la date projetée pour le réaliser. Ce projet comportera 30 pages, maximum.

Le projet doit être envoyé avant le 15 février 1991, à la Commission Jeunesse du Touring Club, accompagné du formulaire de participation, au 44 rue de la Loi à 1040 Bruxelles

* *

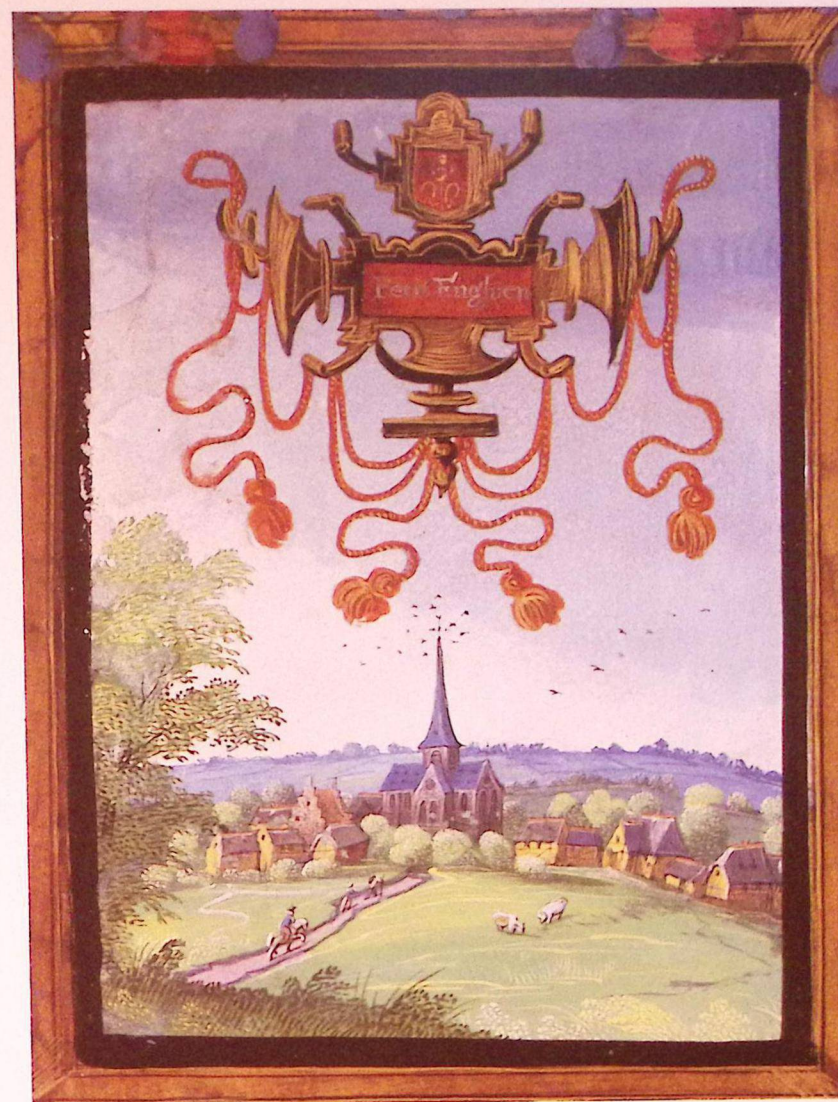
*

Prix Godecharle 1991

La Commission provinciale des fondations de bourses d'études du Brabant organisera en 1991 les *concours Godecharle 1991 de sculpture, peinture et architecture*, et attribuera aux lauréats de ceux-ci trois bourses de voyages d'un montant de 150 000 F. Sont admis au concours : les sculpteurs et peintres belges âgés de moins de 28 ans au 1er janvier 1991 et les architectes belges âgés, à la même date de moins de 30 ans. Les lauréats des concours auront dû témoigner par leurs oeuvres et travaux soumis aux jurys qu'ils sont doués "d'une aptitude remarquable donnant des espérances fondées d'un grand succès".

Les intéressés recevront un exemplaire du règlement et une formule d'inscription, sur demande adressée au secrétariat de la Commission, place de la Vieille Halle-aux-Blés, 30 à 1000 Bruxelles.

Inscriptions : **avant le 31 décembre 1990.**



Petit-Enghien, vue extraite du t. X (pl. 102) des *Albums de Croÿ*, Comté de Hainaut VII (à paraître en 1991).

L'édition des *Albums de Croÿ* a été entreprise par le Crédit Communal de Belgique en 1985 à l'occasion de son cent vingt-cinquième anniversaire. La collection se compose de 26 volumes et couvre le Hainaut, le Namurois, une partie du Brabant et le Nord de la France. A ce jour, 15 Albums ont déjà été publiés.

Prix normal par volume: 3.950 FB. En souscription à la collection complète, pour les personnes ayant un compte au Crédit Communal: 2.750 FB par volume payables en 3 mensualités de 850 FB. Pour toute information: Service Ventes du Crédit Communal, 44 bld. Pachéco, 1000 Bruxelles (02/214.43.08 et 214.41.12).